

L'exquis
post-scriptum
du professeur
Aristide

Un hommage littéraire

LE PROFESSEUR ARISTIDE est mort. Un étrange cadavre exquis est découvert sur son bureau. Mais que peuvent avoir en commun ces phrases énigmatiques jetées sur le papier par le professeur ? « De plus, les tristes ont deux raisons de l'être, ils ignorent ou ils espèrent. Les oeillettes ont dû fleurir quelque part. Non tu n'as rien perdu à te perdre dans les sphères sucrées des cerises sous les veines sombres des ardoises. »

Écrit et publié par les étudiants de la licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition ».

UNIVERSITÉ
DE TOULOUSE
LE MIRAIL

Cet exemplaire ne peut être vendu.



L'exquis post-scriptum du professeur Aristide

L'exquis
post-scriptum
du professeur
Aristide

L'exquis
post-scriptum
du professeur
Aristide

Avertissement au lecteur

NUL NE SAURA JAMAIS qui fut véritablement le professeur Aristide. Ceux qui le côtoyèrent brièvement ou tout au long de sa vie ne sauraient dire s'ils le connurent réellement. Ses semblables étaient pour Aristide un public sans cesse renouvelé. Car le professeur aimait le théâtre, il l'aimait tant qu'il demeura jusqu'à la dernière minute de sa vie un acteur aux rôles multiples. Il ne mentait pas, non, il jouait les personnages qu'il n'écrivait jamais. Rat de bibliothèque pour certains, compagnon de beuverie pour d'autres, il ne cessa jamais d'être en scène. Professeur émérite en littérature comparée ou bien écrivain de théâtre au succès plus que médiocre, il était coureur un matin et preux chevalier le lendemain, pour certains un gai compagnon aux mœurs légères, pour d'autres un vieil excéntrique, pour d'autres encore un ermite neurasthénique. D'aucuns diront que le professeur avait fini par n'être plus personne à force d'être tout à la fois, mais il semble plutôt qu'il fut toute sa vie tous ces personnages, tous, sans exception. Ces êtres de papier qui l'habitaient étaient son essence même.

Lorsqu'il mourut, il y a quelques mois, on trouva sur son bureau un texte étrange, un cadavre exquis d'un genre particulier. Il avait laissé là, en évidence, le dernier de ses jeux de piste, réunion de ses compagnons de route. La rumeur courut dans son entourage que le professeur avait laissé en héritage vingt-huit citations issues d'œuvres diverses. Ce chuchotement d'arrière-salle de crématorium laissa place au tumulte de l'appétit de savoir. Tous, amis, étudiants, proches en tous genres, se mirent alors en quête de ces auteurs, de ces ouvrages qui constituaient le post-scriptum codé du professeur Aristide. Peut-être cherchaient-ils dans ces pages à retrouver la trace de l'homme qu'ils avaient côtoyé. Peut-être cherchaient-ils la substance même de celui qu'ils avaient connu. La recherche de ces œuvres choisies par le professeur Aristide inspira la plume fébrile de ses proches qui, chacun à leur manière, rendirent hommage à l'initiateur littéraire qu'il avait été. Ce recueil est né du désir de réunir ces vingt-huit textes singuliers, produits au cours du printemps 2009. Il eût été inconcevable d'éluder ce qui fut la genèse de ce spicilège, le fameux cadavre exquis, présenté ici comme une esquisse de prélude à ce requiem littéraire.

« *Este libro es el primer libro, pintado antaño, pero su faz está oculta...*

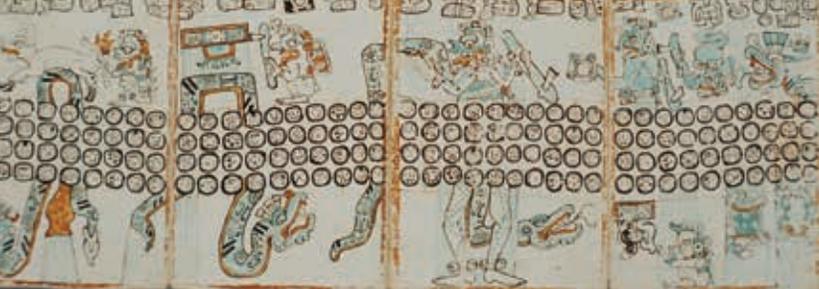
La patrie, la France... Tout cela, je ne sais pas bien ce que cela veut dire. **Et dans leurs yeux, je lisais une solidarité, une amitié, une confiance si totales que je me sentais fier, justement parce que j'étais un Européen, d'avoir ma place parmi eux.** Ils furent remplacés par la libre concurrence avec l'organisation sociale et politique appropriée, avec la suprématie économique et politique de la classe bourgeoise. **Dans le royaume des cieux il n'y a pas de grandeur à conquérir.** *En vérité, la bourgeoisie ne nous a pas débarrassés de Dieu, elle a seulement climatisé son cadavre. L'ennui, quand on apprend à ses dépens, c'est qu'on n'a droit qu'à une leçon. Les riches sont de plus en plus riches et les pauvres sont de plus en plus cons ! Décervelez, tuez, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du maître des finances. L'humour, c'est important dans la vie... Avoir de l'humour, c'est comprendre la culture. Il avait beau s'insurger contre l'oppression, se croire persécuté, dès qu'il était livré à son instinct il devenait superficiel, se complaisait dans les actions les plus frivoles. "Si on te faisait parler avec les moyens appropriés ?" demande Zorro. **Une idée qui ne serait venue à personne.***

Comme un bourdonnement d'oreilles persistait la rumeur des cloches de l'angélus du soir, double mal-être de la lumière dans l'ombre, de l'ombre dans la lumière. **Et les hommes comprirent que ce temps, s'il enfantait d'autres hommes, enfantait aussi d'autres femmes.** *Ce que je visais, tenacement, c'était la carapace d'ignorance, d'idées reçues et de fausses valeurs qui la maintenait prisonnière au fond d'elle-même.* Ou bien,

parce qu'elle était à la veille d'avoir quatre-vingts ans, Mad souhaitait-elle que les journées s'enlissent interminablement au point que le temps paraisse presque immobile, puisque chaque instant qui s'écoulait devait lui rendre sa fin terriblement plus proche. Cette vie fausse, qu'elle avait voulue et organisée, pour préserver les valeurs hautes, comme elle disait, cette pitoyable farce dont elle était l'auteur et le metteur en scène, courageuse farce de la passion immuable, la pauvre y croyait gravement, la jouait de toute âme, et il en avait mal de pitié, l'en admirait. **Mais de plus, les tristes ont deux raisons de l'être, ils ignorent ou ils espèrent.**

Les œillets ont dû fleurir quelque part.
*Non tu n'as rien perdu à te perdre dans les sphères sucrées des cerises sous les veines sombres des ardoises. Je voudrais nous coucher tête-bêche / Tes yeux sur ma bouche à la place de ce rien. Lever les yeux vers l'immense pour s'ouvrir à ce qu'il y a de plus grand en soi. **Chanter, / Rêver, rire, passer, être libre, [...] Travailler sans souci de gloire ou de fortune. C'était un beau cri – long et fort – mais il n'avait pas de fond ni de hauteur, que les cercles sans fin de la douleur.*** Je suppose que, en punition, je vais me noyer dans mes propres larmes ! C'est ça qui sera bizarre, pour ça oui ! Il est vrai que tout est bizarre aujourd'hui. **Soudain, je me suis mis à pleurer.** Pourquoi faut-il que ce qui fait la félicité de l'homme devienne aussi la source de son malheur ?





Le codex Tro-Cortesianus est l'un des trois codex mayas qui ont survécu. Il est actuellement au Museo de América à Madrid.

Le manuscrit de Chichicastenango

« *Este libro es el primer libro, pintado antaño, pero su faz está oculta hoy al que ve, al pensador.*¹ »

QUEL EST DONC ce premier livre peint autrefois ? Que signifie qu'il a été peint ? Pourquoi n'apparaît-il pas à celui qui voit ? C'est le premier livre, celui qui raconte la genèse de l'univers et la création des premiers hommes faits par les dieux en farine de maïs. C'est le Popol Vuh, le livre sacré des Mayas quichés, l'ancien manuscrit de Chichicastenango.

Il y a déjà longtemps, le professeur Aristide m'avait donné à lire trois versions, celles en castillan de Miguel Ángel Asturias et d'Adrián Recinos et une traduction française de la version d'Adrián Chávez. Quelques jours après, au cours d'un dîner, nous avons discuté des difficultés qu'entraîne la traduction d'un texte comme celui-là et des notables divergences qu'on avait trouvées. « Le passage d'un système de langue comme le quiché à un autre si différent comme le français ou le castillan présente de nombreux obstacles, c'est pour cela qu'il faut toujours pondérer l'ensemble et ne pas prendre à la lettre n'importe quelle traduction », recommandait-il.

Le professeur évoquait également tout ce qui s'est perdu de la culture préhispanique à cause de l'ardeur des missionnaires. Beaucoup de gens ignorent encore qu'avant l'arrivée des Espagnols sur le continent, il existait des civilisations, comme les

1. « Ce livre est le premier livre, peint autrefois, mais il n'apparaît pas à celui qui voit, au penseur. »

Mayas et les Aztèques, qui connaissaient l'écriture et le livre. Mais, pendant la Conquête, le fanatisme religieux fut tel que seuls quelques manuscrits subsistèrent. L'ethnocentrisme européen condamna la plupart des ouvrages précolombiens à la destruction en jetant au feu les codex où s'exprimaient l'histoire, les mythes et les pratiques sociales des Indiens, antérieurs à la « découverte » du Nouveau Continent.

Le Popol Vuh est l'une des exceptions, l'un des rares textes qui a survécu. « Il n'apparaît pas à celui qui voit », nous dit-on. À l'origine, le Popol Vuh fut peint dans l'écriture hiéroglyphique des anciens Mayas quichés, mais il a dû se transformer en mémoire pour survivre au bûcher. Le contenu fut préservé et transmis de façon orale pendant une cinquantaine d'années. Il n'était pas caché pour ceux qui le gardaient dans leur mémoire et étaient capables de le transmettre à travers la parole. Ainsi, le livre fut protégé jusqu'au milieu du XVI^e siècle, où il fut réécrit en langue quiché à l'aide de caractères latins.

Le manuscrit aspirait à sauvegarder la mémoire de la religion maya en s'opposant à l'évangélisation. Il devait probablement être lu dans des réunions clandestines à l'abri des persécutions de l'autorité espagnole. C'est la raison pour laquelle il resta encore caché aux colonisateurs pendant cent cinquante ans. Au début du XVIII^e siècle, le texte arriva entre les mains du frère dominicain Francisco Jiménez, chargé de l'église Santo Tomás Chuilá (l'actuel Chichicastenango, Guatemala). Il se consacra à son étude et fit la première traduction castillane, intitulée « *Empiezan las Historias del Origen de los Indios de esta Provincia de Guatemala* ». Le manuscrit original a disparu mais, heureusement, Jiménez avait eu la sagesse de présenter le texte quiché et la version espagnole en double colonne.

Même si l'expression *Popol Vuh* ou *Pop Wuh* (dont la traduction est « Livre du Conseil » ou « Livre de la Communauté ») désigne tous les livres sacrés d'une communauté, c'est aussi le titre accepté pour le plus connu d'entre eux : le manuscrit de Chichicastenango.



« La patrie, la France... Tout cela, je ne sais pas bien ce que cela veut dire. »

LE PROFESSEUR était passionné par la littérature des XIX^e et XX^e siècles. Il possédait beaucoup d'ouvrages de grands auteurs, et d'autres, moins connus, écrits entre 1850 et 1950.

Mais il aimait également les ouvrages de contemporains qui écrivaient ou dessinaient sur cette période. Notamment Jacques Tardi, dont les ouvrages de bande dessinée, qu'il a faits en son seul nom ou en collaboration, figuraient en bonne place sur les étagères du professeur.

Je reste persuadé qu'il n'aurait pas renié une sortie dans Paris avec l'écrivain Adèle Blanc-Sec comme guide dans les années 1910...

Et puis non, finalement, cela ne serait pas une bonne idée. Je me suis renseigné : c'est un véritable aimant à ennuis, cette fille. Comment se fait-il qu'elle ait souvent la police ou des savants fous à ses trousses, voire des créatures et monstres venus on ne sait d'où ? Elle serait même revenue d'entre les morts ! Elle est incroyable... Il faut dire qu'à force de trop travailler, tout ce qui se passe dans ses romans finit par devenir réalité. Mais ce n'est que ma théorie...

À force de fréquenter les anars, les ouvriers dans les bistrots, à se montrer trop curieuse, on finit par tomber dans des pièges... Pourtant cette femme de trente ans ne mérite pas cela... Bien habillée, plutôt jolie. Je me demande pourquoi on lui en veut à ce point...

J'ai découvert qu'il y avait neuf albums de parus, et la série est toujours en cours. C'est du moins le nombre d'albums qu'il y a sur l'étagère du professeur. Je les ai empruntés pour voir de quoi il retourne. Graphiquement, cela peut sembler un brin naïf, mais l'auteur nous dessine un Paris reflétant bien la période. Un grand travail de documentation sur les décors a dû être fait, et ça se voit. La période des histoires s'étale pour le moment entre 1911 et 1922.

Les scénarios donnent parfois le sentiment de partir dans tous les sens, mais c'est ce qui donne une impression d'étrangeté chez

le lecteur. D'autant que chaque personnage d'un album a un rôle bien défini à jouer, et le nom de certains fait référence à des personnes ayant réellement vécu à cette époque. Les dialogues sont pensés pour public adulte. Pas de gags improvisés. L'auteur en profite même parfois pour placer quelques piques ironiques ou bien senties au détour d'un phylactère. Le mécanisme se met en place progressivement. La série trouve son équilibre à partir du quatrième épisode, avec l'apparition d'un vrai ennemi juré pour l'héroïne.

Il est amusant de constater que le titre de certains albums se confond également avec ceux des romans d'Adèle, qu'elle publie aux éditions Bonnot.

La Première Guerre mondiale, et tout ce qui s'y rapporte, semble être un des domaines de prédilection de Jacques Tardi. Il illustrera plusieurs albums sur ce thème, sortant tous aux alentours du 11 novembre. Étrangement, Adèle manquera ce tournant de l'Histoire...

TARDI
Adèle Blanc-Sec
ADELE ET LA BÊTE



Jacques Tardi

Autour de la série

Adèle Blanc-Sec sera bientôt sur grand écran : Luc Besson a adapté l'héroïne de Tardi avec Louise Bourgain dans le rôle-titre. La sortie est prévue pour le 14 avril 2010.

« Et dans leurs yeux je lisais une solidarité, une amitié, une confiance si totales que je me sentais fier, justement parce que j'étais un Européen, d'avoir ma place parmi eux. »

IL Y A QUELQUES ANNÉES, j'ai interviewé le professeur Aristide pour le bicentenaire de la mort d'un auteur dont le nom m'échappe, mais sur lequel le professeur avait effectué pas mal de travaux. Le plus intéressant fut d'apprendre de sa bouche que ledit auteur l'inspirait et lui servait de modèle pour écrire ses poésies qu'il n'a jamais ni montrées ni publiées. Ou caché derrière un pseudonyme. Cet entretien s'est transformé en conversation à bâtons rompus sur nos coups de cœur littéraires. En réécoutant la bande, je m'aperçois que le professeur Aristide s'est laissé emporter et m'a dressé un véritable éloge de *La Question*. Je le livre ici, tel quel.

« *La Question*, c'est un petit livre court et difficile. Difficile d'en parler sans répéter ce qui en a été dit plusieurs fois déjà. Mais difficile à lire également. Pendant la lecture on est saisi de nausées face à la crudité du texte et de la description, et l'on se demande si l'on ne va pas en rester là. Et puis non, finalement on poursuit cette lecture en se disant que le pire n'est certainement pas de le lire mais de le vivre.

« *La Question*, c'est avant tout l'histoire, le témoignage brut d'un homme pris dans une tourmente. C'est une singularité universelle et un questionnement interminable. Henri Alleg, militant du Parti communiste algérien, est rédacteur en chef d'*Alger républicain* lorsque éclate la guerre d'Algérie. Le journal est interdit, et jusqu'à son arrestation Alleg va œuvrer pour faire lever cette censure. Ayant pris position pour l'indépendance algérienne, il est recherché par les militaires français. Il passe dans la clandestinité en novembre 1956 et sera arrêté le 12 juin 1957 puis détenu pendant un mois dans la banlieue algéroise, au camp d'El-Biar. Le récit s'achève au moment où il est transféré au "centre d'hébergement" de Lodi.

« Le texte court, ramassé, le style sobre et propre servent la force de ce témoignage sur une notion des plus déshumanisantes. Le journaliste raconte ses supplices quotidiens : manque de sommeil, faim, humiliation, pression psychologique et la lutte pour ne pas sombrer. Malgré cette folie qui le guette à tout instant, tapie dans sa cellule, malgré la honte de donner des noms et des renseignements. Se raccrochant à ce qui



fait encore de lui un homme, son engagement militant, Alleg ne trahira jamais ses compagnons recherchés.

« À la lecture de ces soixante pages une question, sans cesse : comment devient-on bourreau ? Au nom de quoi ? Comment peut-on être capable d'infliger cela à un autre être humain ? De lui plonger la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il bleuisse d'étouffement, de lui planter des électrodes sur la poitrine et faire courir l'électricité à travers son corps, de rire des soubresauts que provoque l'électrocution ? De lui arracher les ongles, l'un après l'autre ? De faire abstraction des cris de douleur qui montent malgré le chiffon que l'on a enfoncé dans sa bouche ?

« En cela le livre d'Alleg reste exemplaire ; sans jamais juger mais sans rien cacher, il nous conduit à nous interroger sur ce que nous aurions fait. Aurions-nous livré nos camarades ou aurions-nous résisté ? Quel parti aurions-nous choisi ? On comprend aujourd'hui, avec le recul dont on bénéficie, le scandale qu'a pu provoquer la parution de *La Question*. Ce livre bouscule, dérange, met mal à l'aise. Il fait partie de ces ouvrages dont on ne sort pas indemne. Mais ne nous paralyse pas pour autant. Il nous fait réfléchir sur notre place et notre engagement dans ce monde. Quels sont nos limites, nos moyens ? Je n'ai pas peur de dire qu'avec un tel ouvrage, Alleg n'est pas seulement témoin mais qu'il fait aussi œuvre de philosophe. »

Henri Alleg

La censure

Il est impossible de parler de *La Question* sans aborder le sujet de cette censure qui a frappé le livre dès sa sortie en février 1958 aux éditions de Minuit. Éditions engagées nées dans la France de l'Occupation, fondées par Lescure et Vercors, la maison Minuit occupe toujours une place à part dans l'édition française, refusant consensus et facilité et choisissant librement tout ce qui doit appartenir à son catalogue. Lorsque paraît *La Question*, Minuit a déjà publié des ouvrages sur la guerre d'Algérie comme *Pour Djamila Bouhired* qui dénonce la torture. En mars 1958, 5 000 livres sont déjà vendus malgré la saisie de 8 000 autres et le silence médiatique. Au septième tirage, on atteint le chiffre de 72 000 exemplaires, ce qui constitue un véritable défi étant donné le sujet et le contexte. Le directeur des éditions de Minuit est menacé d'inculpation pour « nuisance à la sûreté nationale ».

CHER PROFESSEUR ARISTIDE,
Je vous écris que quelques lignes que vous lirez pas puisqu'on vous a enterré mais je dois vous parler de ce dernier bouquin que vous m'avez prêté, le *Manifeste du parti communiste*.

Alors c'est bien. Même très bien. Déjà parce que c'est clair et qu'on comprend tout. Pour une fois, j'entendais plus cette voix dans ma tête qui dit : « Martha, t'es bête. Martha, tu comprends pas. » Ça, c'était vachement chouette. J'ai pas eu besoin d'avoir le dictionnaire à côté de moi pour comprendre c'que ça raconte, ce livre. D'habitude si. Vous me prêtiez toujours des choses vachement compliquées que vous, vous les compreniez clairement parce qu'il se trouve que vous êtes distingué. J'ai pas été beaucoup à l'école, comme qui dirait. Du coup, à chaque fois, quelle plaie pour lire ! Toujours le dico à côté de moi.

Mais là non. Eux au moins ils ont pas fait comme tous ces beaux parleurs de la politique, et ce qu'ils avaient à dire, ils l'ont dit clairement pour que tout le monde puisse comprendre. Parce que pour sûr que le gars qui revient de douze heures à la mine, le soir il avait peut-être pas l'envie de lire des choses qu'il comprend pas et que du coup il faut qu'il cherche et que du coup il met une demi-heure à lire quatorze lignes. Ou comme moi, que quand j'ai astiqué votre maison toute la journée, il se trouve que j'ai plus trop le cerveau en bon état de marche.

*Barricade de la Commune de Paris,
Lithographie d'Édouard Manet.
Selon Marx, la Commune fut le premier
mouvement prolétarien autonome.*



Et surtout ce que j'ai le plus aimé, c'est que... comment dire ? Ben oui vous, vous auriez trouvé le mot mais moi, y m'manquent, les mots. Ça donne envie de se lever du canapé, d'éteindre sa télé et de faire la révolution comme ils disent. Ah ça oui. De remettre un peu les choses dans l'ordre dans lequel elles auraient jamais dû partir. Que les pauvres y soient un peu moins pauvres et que les riches y soient un peu moins riches. Enfin, vous voyez quoi. Que ce soit plus juste. Plus éthiquable.

Plus équitable. C'est normal, non, de vouloir un monde comme ça ? C'est ce qu'ils voulaient, Marx et Engels ? Que la bourgeoisie, qui a créé un ordre social que pour elle (ils expliquent ça, si j'ai bien tout compris dans cette phrase :

« *Ils furent remplacés par la libre concurrence avec l'organisation sociale et politique appropriée, avec la suprématie économique et politique de la classe bourgeoise.* »),

en fait, elle soit obligée de partager et que les ouvriers y soient plus obligés de vendre que leur force de travail parce que ça, ça met dans la misère. Alors ils expliquent que les bourgeois, ils vont pas se laisser faire et que la propriété privée ça va être difficile de l'abolir. Et que c'est pour ça qu'il faut pas avoir peur de se battre, que la révolution c'est toujours sanglant. Enfin ils l'écrivent pas comme ça mais pour moi c'est ça qu'ça veut dire. En tout cas c'est un beau livre, parce que ça donne de l'espoir et de l'énergie.

Mais le problème maintenant c'est comment on fait ? Ah ! Professeur, vous m'auriez aidée et qu'on aurait pu faire que qu'chose. Je vous remercie bien pour toutes ces lectures, et vous prie d'agréer, Professeur, ma sincère affliction.

Votre dévouée Martha.

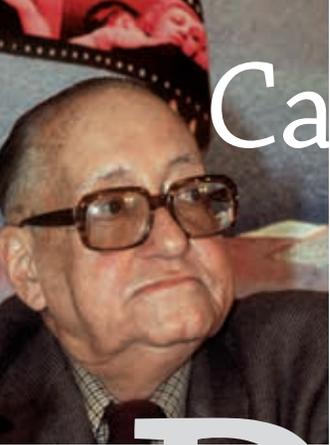
**Karl Marx
Friedrich Engels**

Les éditions du *Manifeste*

Rédigé en allemand et publié le 21 février 1848 à Londres, le *Manifeste du parti communiste* est un ouvrage commandé par la Ligue des communistes, à laquelle appartenaient Karl Marx et Friedrich Engels. Traduit en anglais dès 1850, il compte au moins trois traductions en Amérique du Nord pour la fin du XIX^e siècle. En France, il est diffusé avant l'insurrection de juin 1848. Une édition en polonais est rédigée à Londres, peu de temps après la première édition allemande. Il a paru en russe, traduit par Bakounine, en 1860. Il a été également traduit en danois peu après sa publication.

Carpentier

Le réel merveilleux



LA PHRASE EST ÉCRITE au dos d'une vieille carte postale : « *Dans le royaume des cieux il n'y a pas de grandeur à conquérir...* » L'image jaunie, estampillée à Port-au-Prince, montre l'imposante citadelle Laferrière. La date, presque effacée par le

temps, indique le 22 octobre 1977. À l'époque, Aristide écrivait un essai sur l'influence africaine dans la littérature américaine et il était parti en voyage pour se documenter. Il voulait reprendre le même chemin qu'Alejo Carpentier avait parcouru quelques décennies auparavant pour découvrir la mixité culturelle des Caraïbes. En 1943, Carpentier se baladait à la découverte de l'ancien royaume d'Henri Christophe, le révolutionnaire noir autoproclamé empereur du peuple qu'il avait contribué à libérer. Dans ce voyage, il découvrait les sortilèges de la terre d'Haïti, les présages magiques qui peuplent les chemins rouges du Plateau central. Face à l'exubérance du paysage empreint de mythologies, où la présence de l'Indien, la Conquête et le trafic d'esclaves forgèrent un métissage incommensurable, il eut une révélation : la *fantastique* est patrimoine naturel de l'Amérique.

Six ans plus tard, en 1949, Carpentier publia *Le Royaume de ce monde*, un texte qui, par son style, par sa genèse et par sa transcendence, peut résumer toute son œuvre. Sa parution marqua surtout un tournant dans la littérature latino-américaine. Dans le prologue, l'auteur cubain énonce la théorie du *réalisme merveilleux*, présentée comme une rupture avec les courants littéraires européens et comme la naissance d'une nouvelle identité poétique américaniste.

Carpentier réfléchit sur la façon de représenter ce lieu si différent de l'Europe. Quelle est l'essence de l'Amérique ? Qu'est-ce que l'Amérique latine ? Comment peut-on rendre compte de cette nature luxuriante ? Plongé dans l'univers magique des

Caraïbes, il comprit que cette réalité, où tout est intense, sauvage et mystérieux, est difficilement saisissable avec les catégories de la pensée européenne. Aussi propose-t-il la recherche d'une nouvelle logique d'empreinte locale : une poétique vraiment américaine, dont l'énergie est dans la subversion des notions cartésiennes ; une nouvelle façon d'exprimer le mélange culturel qui a fait de l'Amérique latine un territoire énigmatique.

Le roman qui suit ce prologue se présente comme le meilleur exemple de cette nouvelle conception littéraire. *Le Royaume de ce monde* narre, selon une hiérarchie originale, une succession de faits extraordinaires arrivés dans l'île d'Hispaniola depuis l'insurrection de Mackandal en 1757 jusqu'au début du gouvernement de Jean-Pierre Boyer, un peu après 1820. Le récit s'appuie sur une rigoureuse documentation, respectant la vérité historique, les dates, les noms des personnages et des lieux. « Et pourtant, par la dramatique singularité des événements, par la fantastique prestance des personnages, tout devient merveilleux. » Le vaudou, l'histoire, les mythes, la nature et la foi se confondent. Les limites entre ordinaire et fantastique s'effacent en présence de ce quotidien où la réalité est plus merveilleuse que la plus prodigieuse fantaisie qu'on puisse inventer.

En 1967, Gabriel García Márquez publie le plus célèbre de ses romans : *Cent ans de solitude*. Traduit en français en 1968 et en anglais en 1970, cet ouvrage connaît un grand succès auprès du public européen, qui redécouvre les merveilles de la réalité du Nouveau Monde. Dès lors commence ce qu'on appelle le boom latino-américain, et la critique adopte l'expression « réalisme magique » pour tenter de cerner l'œuvre d'auteurs comme Julio Cortázar, Carlos Fuentes ou Mario Vargas Llosa. On oublie très souvent que les bases de ce mouvement littéraire avaient été façonnées deux décennies auparavant par Carpentier et Miguel Ángel Asturias.



ON RACONTE qu'il y a des bouquins qui peuvent mettre le feu aux poudres. Assis sur un tas de pavés, appuyé contre la carcasse brûlée d'une voiture de police, je gribouille quelques notes. J'avais eu connaissance d'une brochure distribuée un an et demi avant Mai 68, *De la misère en milieu étudiant*, et là, tu viens de me faire découvrir un livre entier, publié en 1967, dans le même état d'esprit de révolte insouciant, de joie de vivre revendiquée. Un manuscrit qui s'appelle *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, d'un certain Raoul Vaneigem, prof de philologie déchu et révolutionnaire romantique.

« *En vérité, la bourgeoisie ne nous a pas débarrassés de Dieu, elle a seulement climatisé son cadavre.* »

On raconte qu'il y a des bouquins qui ne se lisent pas du premier au dernier mot. Le *Traité de savoir-vivre* est le genre de livres qui peut se commencer à n'importe quelle page. « Le meilleur ordre d'un livre, c'est de n'en avoir pas », affirme son auteur. Ce n'est pourtant ni un dictionnaire ni une encyclopédie ; il s'approche peut-être davantage d'un recueil de poèmes, ou d'un spicilège de slogans. Le *Traité* se compose de deux parties qu'il faudrait lire de façon simultanée : la perspective du pouvoir appelant à un renversement de perspectives.

On raconte qu'il y a des bouquins qui ont le pouvoir de vous faire changer de regard sur le monde. Celui-là en fait partie. Depuis que je l'ai lu, il me suit partout. Il est d'ailleurs dans un état pitoyable aujourd'hui, mais ce n'est pas bien grave. Ce *Traité* dans ma poche, c'est pour me rappeler qu'avoir le moral peut être révolutionnaire, que le négatif est l'alibi d'une résignation à n'être jamais soi.



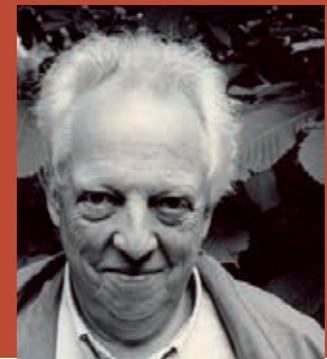
On raconte qu'il y a des bouquins qui sont des cocktails Molotov prêts à l'emploi. La plume de Raoul Vaneigem est d'un romantisme certain, pleine d'emportements lyriques et de charges passionnées. Du reste, nombre de phrases du livre peuvent être directement utilisées comme des slogans : « Vivre sans temps mort, jouir sans entrave. » ; « Il n'y a de communautaire que l'illusion d'être ensemble. » ; « Nous ne voulons pas d'un monde où la certitude de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui. »

Raoul Vaneigem

L'Internationale situationniste

Après avoir feuilleté ton bouquin, je me suis renseigné sur l'Internationale situationniste, à laquelle avait appartenu Raoul Vaneigem dans sa jeunesse. Rapprochant plusieurs artistes politisés – notamment les lettristes –, des théoriciens et des libres penseurs, les écrits de cette Internationale révolutionnaire ont, paraît-il, beaucoup influencé Mai 68. Je note que Guy Debord et sa *Société du spectacle* ou Noël Godin et

son mouvement des entar-teurs participent aussi de cette guérilla joyeuse.



LA RUE était animée et la foule bigarrée. Deux hommes devant une charrette renversée s'apprêtaient à en venir aux mains au milieu des passants indifférents. Un bouchon de carrioles en tous genres s'était formé de part et d'autre, et les conducteurs, jurant à tout-va, commençaient à s'échauffer.

Au même moment, une file d'étranges manifestants à un stade de décomposition parfois avancé déboucha d'une ruelle adjacente en exhibant des pancartes et banderoles portant des inscriptions telles que : « Le blême, j'aime », « Mort, oui. Déprimé, non ! » ou « Assez de ségrégation vitale ! Des droits pour les morts ! »

« Mais où je suis ? se demanda José d'un air ahuri.

– Ah, vous êtes un touriste, vous ! » dit une voix éraillée derrière lui. Il se retourna sur un vieux barbu vêtu d'un manteau en velours rouge et coiffé d'un chapeau pointu.

« Euh... Vous êtes ?

– Triton Tirauflanc, mage. Bienvenue à Ankh-Morpork !

– Ankh-Morpork ?

– Oui ! La plus grande ville du Disque ! Mais vous sortez d'où ?

– Disons que je ne sais pas trop comment je suis arrivé ici.

– Ah ! Probablement de la téléportation spontanée. Ça arrive parfois quand on se promène trop près du Moyeu. C'est dû à une trop forte concentration de magie brute. Elle a tendance à se rebeller, expliqua-t-il d'un air présomptueux.

– Si vous le dites... On ne s'est pas déjà rencontrés ?

– Quelle idée ! Je ne vais pas à l'étranger, moi !

– C'est bizarre... Vous ressemblez à un professeur que j'ai connu...

– Vous devez vous méprendre. Aucun Tirauflanc n'a franchi l'enceinte de cette ville depuis deux siècles, dit-il à un José perplexe.

– Mais puisque vous êtes mage, vous pourriez faire quelque chose pour aider ces gens. »

La situation commençait sérieusement à dégénérer. Le propriétaire de la charrette accidentée tentait d'assommer son opposant à grands coups de poulet plumé. Des badauds s'étaient amassés le long des maisons et un petit homme crasseux tentait bruyamment de leur vendre des pains fourrés de saucisse.

« Houlà. Vous savez, ici, la principale règle de survie, c'est de se mêler le moins possible des affaires des autres. Surtout quand ça tourne au vinaigre. Et puis, de toute façon, le guet arrive. »

On voyait en effet un peu plus loin la tête d'un immense troll coiffé d'un casque se diriger vers l'épicentre des activités.

« Venez. Mieux vaut ne pas trop traîner dans le coin. On pourrait être pris comme témoins, dit-il en tirant José par la manche.

– Mais... S'ils ont besoin de nous ?

– Vous avez déjà oublié ce que je viens de vous dire ? »

Ils passèrent devant une petite taverne surmontée de l'enseigne *L'Âne bâté*, qui semblait plus qu'animée.

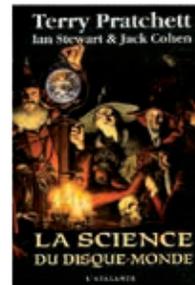
« Allez, je vous offre un verre », lui proposa le mage.

Il ouvrit la porte et un tabouret jaillit de l'obscurité moite pour aller s'écraser sur la figure de José. Un nain arriva à sa suite et José eut à peine le temps de l'entendre s'écrier « Euh, les gars ! Je crois que j'ai fait une boulette ! » avant de perdre connaissance. Suivant son instinct de survie, le mage prit ses jambes à son cou et s'enfuit sans demander son reste, préférant laisser aux autres les ennuis à venir.

Quand José reprit conscience, il était dans son lit, et souffrait d'un terrible mal de crâne. Mais il ne rêvait pas, ou peut-être si ; feu le professeur Aristide venait de lui faire une visite guidée du Disque-Monde.

« L'ennui, quand on apprend à ses dépens, c'est qu'on n'a droit qu'à une leçon. »

Terry Pratchett



Paul Kidby, illustrateur, coupable d'avoir peint de grotesques (mais amusantes) parodies de *La Joconde*, du *Cri*, de *La Création d'Adam* et d'autres toiles de maîtres.

Terry Pratchett, auteur, recherché pour avoir écrit des parodies de l'univers de J. R. R. Tolkien et en avoir vendu plus de 55 millions d'exemplaires dans le monde.



CHER PROFESSEUR,
Tu savais mon attachement pour les contes, quelle que soit la forme qu'ils peuvent prendre. Dans tes papiers, j'ai trouvé de quoi satisfaire ma soif insatiable de découverte. Un *Pinocchio*, différent de tous les autres et en même temps fort semblable.

Ce personnage a eu de multiples visages. D'abord héros de conte traditionnel avec Carlo Collodi, puis célèbre dessin animé des studios Disney, et même interprète de la chanson pour enfants *T'es pas cap*. Mais toi, tu en as trouvé un autre, et celui-là est génial de provocation. Le tien, c'est aussi celui de Winshluss, son auteur-dessinateur, puisque ce *Pinocchio* est une bande dessinée. Une version revue et corrigée de l'histoire du célèbre pantin où la violence et la noirceur n'excluent jamais l'humour. En véritable caricaturiste des mythes pour enfants, Winshluss a ici tout détourné. Geppetto le menuisier s'est transformé en ingénieur cupide qui fabrique un robot, Pinocchio, pour le vendre au gouvernement comme arme de destruction massive. Jiminy Cricket, lui, est désormais un cafard fainéant, chômeur, et SDF puisque sa copine le jette à la rue dès le début de l'ouvrage. Il s'installe dans la tête de ce *Pinocchio* sans conscience, expérimente quelques nouveaux branchements et provoque un court-circuit, ce qui fait démarrer l'histoire.

Si je savais tes goûts littéraires absolument fiables, j'ignorais ton attirance pour l'image. Car impossible de parler de *Pinocchio* sans dire quelques mots des dessins de Winshluss. La bande dessinée étant presque entièrement muette, l'intrigue et les émotions ne passent que par le trait de plume du dessinateur. À chaque person-

nage du livre correspond une esthétique particulière ; à chaque épisode de l'histoire, un nouveau graphisme. Il est stupéfiant de voir à quel point la douceur d'une page peut précéder l'horreur apocalyptique de la suivante.

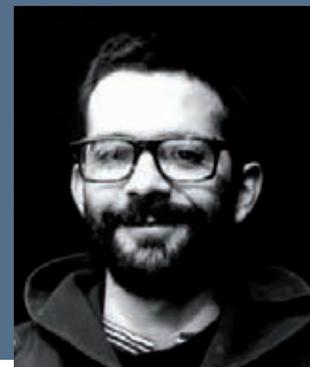


« Les riches sont de plus en plus riches et les pauvres sont de plus en plus cons ! »

Winshluss

Un habitué des collectifs

Winshluss, valeur montante de la bande dessinée alternative, a remporté le fauve d'or à Angoulême avec cet album. S'il ne s'agit là que de son deuxième titre en solo, il a déjà signé plusieurs ouvrages collectifs et a participé à l'essor de la revue *Ferraille*. Winshluss s'est également illustré en coréalisant *Persepolis* aux côtés de Marjane Satrapi.



« *Décervelez, tuez, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du maître des finances.* »

A RISTIDE ET MOI nous étions connus au comptoir d'un troquet quelconque, et, comme il se doit, c'est autour d'un verre que nous nous retrouvions toujours. Un soir, au cours d'une de nos beuveries coutumières, nous nous mîmes à parler de ses lectures. Aristide divaguait. Il aimait la littérature, mais plus encore, il aimait faire le spectacle. C'est alors que, se campant debout sur un tabouret, vociférant, il tint ce discours féroce, cette logorrhée inepte et pourtant si drôle que je vais tâcher de retranscrire ici, au gré de ma mémoire :

Discours de bienvenue prononcé lors de l'entrée du Père Ubu à l'Académie des belles-lèpres

Ubu, c'est un grand jour. Un grand jour pour toi, un grand jour pour nous tous. L'Académie des belles-lèpres, lieu de préservation des valeurs profondes, que dis-je, fondamentales, de l'humanité, t'ouvre ses portes. Oui, toi, l'infâme, toi, le cruel, te voilà enfin parmi les tiens !

Nul abus, nulle exaction commise par toi ne saurait s'affranchir de notre plus grand respect. Moutl distinctions vinrent d'ailleurs saluer ta couardise. De roi d'Aragon, tu fus, par on ne sait quelle manigance de l'un de tes détracteurs, relégué au simple rang de comte de Sandomir. Capitaine de dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle rouge de Pologne, tu honoras ces égards par ta gloutonnerie légendaire ! Aussi, lorsque l'heure fut venue, sur les bons conseils de ta laide et machiavélique bonne femme, tu occis ce bon Venceslas et pris le trône de Pologne, « c'est-à-dire nulle part ». Ton règne magnanime fut apocalyptique. Ton royaume courait furieusement à sa perte et ta soif de pouvoir ne se tarissait pas. Tu continuais à torturer, assassiner et détruire tous ceux qui entravaient ta route, tout comme ceux d'ailleurs qui ne causaient aucun trouble. Lorsqu'on blâmait ta férocité, tu répondais : « Eh, je m'enrichis ! » Jamais, non, jamais tu ne renonças au sublime plaisir de l'acharnement. Les nobles passèrent à la trappe, puis les financiers, tous furent décervelés.

Ubu roi

Tu volas les paysans, détruisis leurs maisons, t'approprias leurs récoltes, leurs biens. Bien entendu, la révolte finit par faire rage, mais elle n'eut pas raison de ton avarice : tu fis la guerre sans dépenser un sou. « Torsion du nez et des dents, extraction de la langue et enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles », ta cruauté n'eut point d'égal. D'aucuns diront que ta lâche tactique finit en débâcle. Peu importe, Ubu ! Ta gloire, ton éclat résident en la ténacité de ton infamie. C'est pourquoi aujourd'hui nous pouvons être fiers, et c'est même un devoir pour nous. Bienvenue ! Bienvenue parmi les lâches, les gloutons, les avarés, tes frères. Bienvenue parmi les oppresseurs qui défendirent l'injustice au mépris des invectives et des hurlements de rage. Bienvenue à toi, sombre et abject despote, chantre de l'absurdité.



Jarry à vélo à Alfortville

Alfred Jarry

Les paraliomènes d'Ubu

Ubu roi est le premier volet d'un cycle dont Jarry imaginera une genèse fantaisiste dans *Les Paraliomènes d'Ubu*, parus dans la *Revue blanche* en 1896. Quatre autres textes mettent en scène ce héros auquel, dit-on, Jarry finit par s'identifier à la fin de sa vie. Le deuxième volet, intitulé *Ubu cocu*, est publié de manière posthume en 1944. *Ubu enchaîné*, paru en 1900, est un renversement total d'*Ubu roi*. Ubu, ayant acquis une certaine sagesse, décide de devenir esclave pour conquérir la puissance. En 1899 et 1901, Jarry crée les *Almanachs du Père Ubu*, recueils hétéroclites de recettes et conseils, tels que « Comment se teindre les cheveux en vert ». Enfin, en 1906, paraît *Ubu sur la butte* qui a déjà été représenté en 1901. Il s'agit là d'une forme raccourcie d'*Ubu roi* destinée au théâtre de marionnettes.

« L'humour, c'est important dans la vie... Avoir de l'humour, c'est comprendre la culture. L'argent, ce n'est pas important, il en faut juste pour ne pas mourir de faim. »

J'AVAIS FAIT la rencontre du professeur lors d'une conférence à propos de ses recherches de littérature comparée sur le thème de l'autobiographie. Une œuvre singulière pour ce genre de travaux avait retenu mon attention, *NonNonBâ*. Je lui demandai donc la raison de son choix. Il m'avait expliqué :

« Le *manga* est déjà une longue tradition au Japon. Loin des préjugés et des clichés de violence véhiculés en France dans les années 90, ce genre du neuvième art est une véritable production culturelle et ludique qui peut aborder des problèmes de société, d'identité, ou traiter de l'Histoire, d'œuvres littéraires...

« Quelle que soit la thématique (fantastique, culturelle, mystique...), le sujet principal des *manga* est le parcours initiatique. Les héros sont des êtres humains et faillibles qui doutent et ont souvent besoin des autres pour parvenir à se surpasser. C'est peut-être ce côté plus réaliste, permettant au lecteur de s'identifier à son héros, qui est à l'origine du grand succès du *manga* sur notre territoire, malgré les grands écarts culturels des deux civilisations.

« Si vous avez eu la curiosité de la lire avant de vous rendre ici, vous aurez remarqué la difficulté de faire abstraction de la dimension irréaliste de l'œuvre, ce qui est étrangement en contradiction avec l'autobiographie, avec la présence de nombreux *yōkai*, êtres surnaturels – fantômes, démons, esprits malins... – issus d'un folklore inspiré par la religion animiste nipponne, le *shintō*. Ces traditions, que l'ethnologue Yanagita Kunio a contribué à redécouvrir au début du XX^e siècle, influencent depuis de nombreux auteurs. Les Japonais y sont très attachés et raffolent de ces histoires fantastiques proches de leurs coutumes, ce qui explique l'abondance du genre en *manga*, basé sur une conception du monde et des superstitions shintoïstes, avec de nombreux titres tout aussi populaires en France, tels que *Mushishi*, *xxxHOLIC*, *Le Pacte des yōkai*... Mizuki a d'ailleurs publié un dictionnaire des *yōkai* des plus intéressants, le sujet étant en quelque sorte sa spécialité. »

C'était donc sous le couvert d'histoires fantastiques que Mizuki Shigeru nous faisait découvrir le Japon de son enfance.

Le héros, Murata Shigeru, véritable nom de l'auteur, est un garçon un peu rêveur qui aime jouer à la guerre, comme tous les garçons de son âge, et passer du temps avec NonNonBâ, une vieille prieuse qui raconte des histoires de *yōkai* et sera recueillie chez lui à son veuvage.

Nous sommes au début des années 1930 au Japon, mais le mode de vie, encore très féodal et très pauvre dans les petits villages, donne l'impression d'être en plein Moyen Âge. La hiérarchie entre les différentes classes sociales est encore très forte, la mortalité infantile est très présente, puisque le jeune Shigeru va perdre deux de ses amies, l'une de la rougeole et l'autre de la tuberculose, et les superstitions vont bon train. La cruauté d'une telle existence poussera notre héros à mûrir et aussi à trouver sa voie, celle de dessinateur. Le lecteur s'aperçoit très vite que, derrière ces récits de fantômes, de monstres et d'esprits en tout genre dont les enfants sont si friands, se cachent des conditions de vie très dures où les jeunes filles des familles les plus pauvres étaient vendues pour devenir *geisha* ou prostituées dans les grandes villes, comme la petite Miwa qui a sept ans à peine.

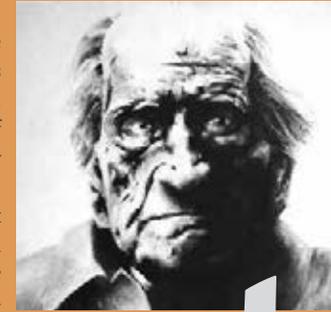
NonNonBâ, loin d'être une simple bande dessinée pour enfants, est un constat sévère, et pourtant plein de tendresse et de nostalgie, de la situation d'un Japon emporté dans une modernisation qui tarde à arriver dans les coins reculés du pays.

Shigeru Mizuki

Ce vieux monsieur de 88 ans est un véritable phénomène au Japon. Bien que son plus grand succès, *Kitarō le repoussant*, n'ait pas connu la même popularité en France que dans son pays d'origine, son œuvre autobiographique *NonNonBâ* a été saluée par notre public lors du Festival d'Angoulême 2007 en remportant le prix du Meilleur Album. Mizuki est tant aimé que, dans sa ville natale, l'avenue principale qui mène à son musée porte également son nom et a été agrémentée d'une centaine de sculptures de *yōkai* créés par le maître.

EN POURSUIVANT de livre en livre et de ville en ville l'unique manière de remplir les blancs de cette si petite page de citations, je m'aperçus que mon voyage me traînait sur les chemins de l'errance, de routes égarées en horizons incertains. Mes propres contradictions me conduisirent ainsi jusqu'aux minuscules ruelles du Caire, là où les lourds véhicules ne passent plus, où la chaussée est encombrée de terrasses de cafés, et où les mendiants se transforment en témoins avertis du quotidien, dont on écoute les sages paroles. J'avais rendez-vous avec Gohar, le plus vieux d'entre eux, au café des Miroirs. Je savais, comme tout le monde dans le quartier d'El-Azhar, que vers midi il serait attablé devant un thé, regardant fixement devant lui en suçant sa première boulette de haschich de la journée. Je le saluai en l'appelant maître et m'assis à sa table sans attendre sa permission, pour respecter le code d'honneur compliqué des mendiants de cette partie de la ville. Il me demanda pourquoi je n'étais pas à mon travail comme le sont les honnêtes gens à cette heure de la journée, ce que je pris automatiquement pour un engagement à philosopher sur les occupations des honnêtes gens en question. Je commençai à lui expliquer les raisons de mes recherches, le temps qu'elles nécessitaient, et leur importance quant à l'attachement que j'avais pour le vieux professeur. Gohar ne cilla pas, n'accorda pas le moindre intérêt à mes propos, ne fit même pas un geste compréhensif dans ma direction. Pour obtenir son aide, je ne devais pas la demander, et encore moins susciter son intérêt. Si les grandes causes au nom de la Raison l'intéressaient au plus haut point, jamais il ne se serait fatigué à répondre à mes questions : il fallait interpréter ses conseils au détour d'une phrase, d'un geste. Je me sentis soudain stupide et commençai, comme lui, à regarder autour de moi pour apprécier le spectacle de la ruelle sans mot dire. Les grandes toiles de tente qui protégeaient la terrasse la faisaient ressembler à un marché couvert et offraient une ombre bienvenue à cette heure de la journée. Des escadrilles de moineaux planaient haut dans le ciel et se jetaient de temps à autre sur l'échoppe d'un vendeur de viande, mais personne ne semblait accorder d'importance à leur manège. Je me laissais envahir par cette atmosphère colorée et entière, relâchant mon corps pour m'accorder un répit, enfin, dans cette enquête, quand un flot ininterrompu d'eau boueuse se mit à jaillir de la boutique d'un

Albert Cossery s'est éteint le 22 juin 2008, à 94 ans, dans la petite chambre d'hôtel de Saint-Germain-des-Prés qu'il occupait depuis 1945. Né et élevé en Égypte, il rejoint en 1938, aux côtés de Georges Henein, le collectif surréaliste « Art et Liberté », son premier engagement littéraire et politique connu. Il rencontre ensuite Henry Miller aux États-Unis, qui le convainc de publier son premier recueil de nouvelles, *Les Hommes oubliés de Dieu*, en 1940. L'écrivain s'attellera tout au long de sa vie à l'écriture, en prenant tout son temps, savourant le farniente aux terrasses des cafés. Il nous apporte dans chacun de ses romans le parfum insolent des rues caiotes, sur fond de haschich, et l'humour de survie des damnés de la terre égyptienne : « Il avait beau s'insurger contre l'oppression, se croire persécuté, dès qu'il était livré à son instinct il devenait superficiel, se complaisait dans les actions les plus frivoles. »



Albert Cossery

marchand de théières. « C'est la grande crue du Nil en avance ! » s'exclama Gohar, ravi, et il éclata de rire aussitôt. Le va-et-vient des vendeurs qui essayaient de sauver leurs marchandises sous les lamentations de leur patron ne fit que redoubler ses rires, auxquels je participais avec plaisir. La ruelle commençait à être entièrement inondée, et par réflexe je soulevai mes pieds pour ne pas abîmer mes souliers. Gohar, pieds nus, ne prit pas cette peine. Pour craindre une inondation, il faut avoir quelque chose à perdre. La leçon était claire, et Gohar me regarda avec l'orgueil qui permet d'échapper à la dérision. Il venait de me faire toucher du doigt l'excellence de la condition de mendiant, en même temps que la vanité de mon projet de recherche. Je décidai évidemment de le poursuivre avec plus de détermination encore. « Merci de m'avoir fait l'honneur de partager un thé en ta compagnie, dit-il en se levant. Je te laisse à présent car j'ai rendez-vous au bordel de Set Amina. » Il disparut en pataugeant dans la ruelle.

UNE BONNE SOIRÉE bien arrosée dans les bars du 5^e arrondissement se termine toujours par un café au Pied-de-Porc-à-la-Sainte-Scolasse au petit matin. C'est dans ce troquet malodorant que m'a traîné Gabriel. Lui, je l'ai rencontré hier, quand je déambulais dans ce quartier rempli de librairies, à la recherche des premières éditions du *Poulpe*. Je suis sûr qu'une des citations fait partie d'une de ses aventures... Et voilà que je tombe sur ce grand type, plus tout jeune mais encore costaud, avec de longs bras caoutchouteux, l'œil farouche, recouvert d'une veste de cuir râpée et de quelques cheveux. Il avait l'air de savoir s'y prendre pour combattre l'ennui, à grands coups de Picon bière et de tirades enflammées, alors je l'ai suivi. Il me parlait sans cesse de ses bouquins et de cette enquête qu'il est en train de mener, mais à mon avis il n'est pas près d'arriver au bout de quoi que ce soit, il ne fait que picoler et draguer ! Ça, il sait faire... Je me suis dit pourtant qu'il pourrait me conduire sur une piste, qu'il connaissait peut-être la source de cette citation qui me préoccupait alors : « "Si on te faisait parler avec les moyens appropriés ?" demande Zorro. » Et Cherryl, sa régulière, nous attendait ce matin, emmitouffée dans une écharpe rose bonbon et la fumée d'un café chaud. « J'pratique l'amour libre », il braillait, hier soir, à toutes les petites demoiselles qu'on

Publiée aux éditions La Baleine, la série du *Poulpe* a commencé à sévir en 1995 avec *La petite écuyère a café* de Jean-Bernard Pouy. Le principe de la collection est simple : le personnage principal reste le même, mais les auteurs changent à chaque livre. Le parti pris au départ était de publier tous les manuscrits qui parvenaient aux éditeurs. Avec le temps, le rythme de publication s'est calmé, et diversifié : des adaptations en bande dessinée apparaissent et font le plaisir des amateurs du genre. S'il existe des contraintes, elles sont scénaristiques. Le déroulement des premiers chapitres est par exemple toujours le même. Les adaptations en BD se succèdent, suivant les mêmes principes... L'esprit de justice sociale sans concession qui anime la grande majorité des enquêtes de Gabriel Lecouvreur permet d'assurer une tonalité anarchiste régulière aux polars francophones.



-Vous savez, je crois de moins en moins à votre histoire d'article Monsieur Machin ! - Je sais ! - Alors, au revoir ! - Bien sûr, madame... En parlant, vertigez-vous un peu, ça ne convient à ma manière votre médaillon ? - Je vais vous faire raccompagner ! - Juste une question encore... Christine Vilard et Muriel Côté, vous les connaissez ? - Ciao, Monsieur Fouille-merde ! - Bon ! Je repasserai un de ces quatre ! - Je ne vous le conseille pas ! - Tant pis !

croisait. N'empêche que, ce matin, il n'en mène pas large quand elle lui fait des reproches en rafale, la petite demoiselle. Il garde les yeux fixés sur sa tasse qu'il tient à deux mains, des fois qu'elle cherche à s'enfuir, et finalement c'est Cherryl qui fuit, et en claquant la porte dans une bordée d'injures et de menaces, encore ! Allez, que ça m'empêche pas de reprendre un croissant, après il me présentera à son ami Pedro, un des derniers survivants anarchistes de la guerre d'Espagne. Il doit le voir pour une histoire de faux papiers... C'est rapport à cette disparition sur laquelle il enquête, mais faut pas lui poser de questions, il aime pas ça, et attention, c'est pas pour autant qu'il est flic ! Ça, j'aurais pu le deviner ! C'est plutôt une sorte de justicier qui ne se laisse impressionner par rien, même quand il finit par se faire taper dessus. Grâce à une remarque sarcastique, un calembour, et l'art de mettre les pieds dans le plat là où personne ne l'attend, il arrive à retrouver des enfants disparus, démonter des réseaux nazis qui se réunissent dans les caves de nos villes, ou encore confondre des bourgeois vicieux dans leurs petits et grands crimes. Mais faut pas lui parler de la Justice, ah ça non ! Le seul tribunal qu'il connaît est populaire, et cette justice-là est intransigeante, sans appel ! Il m'a tout l'air d'être un des derniers anars de la société moderne. « Ni chien ni maître », il clame, contre les cons dangereux qui veulent nous diriger. Mais d'où vient ce Paris dont je n'avais jamais rien lu nulle part ?

MON AMOUR,
Je t'ai parlé de mon admiration pour Duras, c'est elle qui m'a donné l'envie d'écrire. Je t'ai parlé de cette folie dans *Barrage*, tu m'as dit que la folie, c'était la plus belle chose d'une vie ! Un mois plus tard, nous partions sur ses traces, là-bas...

Delta du Mékong, Indochine française, début du XX^e siècle.

Certains noms sont réels, d'autres inventés. Pour l'endroit où se déroule l'histoire, on hésite : Marguerite Duras a vécu en Indochine jusqu'à l'âge de 18 ans ; quelque part, au bord du delta du Mékong, entre le Vietnam, le Laos et le Cambodge. Où exactement ? Peu importe. La transcription est superflue, même si on ne peut s'empêcher de songer à Saïgon, à la plaine de Kam, à la ville cambodgienne de Kampot. C'est là que vivent Suzanne, son frère Joseph et leur mère ruinée qui, obsessionnellement, des années durant, construit ses barrages contre le Pacifique qui, chaque année à l'époque de la mousson, inonde les rizières.

À la lecture du roman de Marguerite Duras, on est touché par une immédiate proximité ; dans une œuvre, il est assez curieux, et rare, de ne ressentir aucun éloignement, que ce soit par rapport au texte lui-même, ou par rapport à l'auteur. Les deux sont inextricablement liés, sans frontière dans leur enchevêtrement. Chaque phrase nous fait ressentir leur vie. Une vie, celle de Duras.

Le sel sur leur peau nous ronge et les mangues trop vertes qui tuent les enfants nous donnent la diarrhée.

Le diamant, malgré son crapaud, nous fascine et nous aveugle, comme la vie, sans prix, jamais assez cher, donc sans valeur aucune. Comme les terres stériles des rizières.

Invendable.

L'amour endémique de la mère pour son fils est éblouissant.

Le mot, la phrase, le paragraphe, chez Duras, n'habillent pas, ils dénuident. Les sentiments sont là, tous réduits à leur plus mince expression : on peut toucher leurs entrailles, dans cette absence totale de moralité et d'hypocrisie que ne connaissent que les damnés.

Tu as traversé ta vie, mon amour, comme toi et moi avons traversé le Mékong, comme on traverse *Barrage*, à la fois dans une sorte d'urgence et de fascination pour cette folie oscillant entre la misère, le néant et l'absurdité de la condition humaine.

« Il aurait fallu, dit la mère, du ciment armé... mais où le trouver ?

– Il faut vous dire, dit Suzanne, ce n'est pas de la terre, ce qu'on a acheté.

– C'est de la flotte, dit Joseph.

– C'est de la mer, le Pacifique, dit Suzanne.

– C'est de la merde, dit Joseph.

– Une idée qui ne serait venue à personne », dit Suzanne.

La mère cessa de rire et redevint tout à coup très sérieuse.

« Tais-toi, dit-elle à Suzanne, ou je te fous une gifle. »



Marguerite Duras



*On aurait pu écrire que c'était le récit d'une macabre utopie. Pourtant. À l'aube du III^e millénaire, tous les enfants du Sud-Mékong ont entendu parler de la Dame blanche, M^{me} Donnadieu, la mère de Marguerite. Certaines rizières portent son nom : la région, grâce à un réseau de 50 km de canaux et de polders, est aujourd'hui devenue plus fertile que les autres terres du Cambodge. Tous les experts ayant pris part à cette colossale entreprise le confirment : c'est grâce au roman. L'utopie de M^{me} Donnadieu et la manière dont sa fille lui a donné forme dans *Barrage* ont rendu universel le combat de la mère. C'est extraordinaire de constater que la littérature puisse avoir eu une telle influence, un impact aussi direct, sur la géographie. Dans une région massacrée successivement par le colonialisme, les Khmers rouges puis le néolibéralisme, où pendant des décennies les enfants mouraient de faim avant même d'être achevés, la résurgence d'une agriculture locale est une grande victoire de l'idéalisme.*

« Comme un bourdonnement d'oreilles persistait la rumeur des cloches de l'angélus du soir, double mal-être de la lumière dans l'ombre, de l'ombre dans la lumière. »

JE ME SOUVIENS à présent de ces longues heures de discussions avec ce cher professeur Aristide, si passionné par l'Amérique latine. Sa vaste culture à ce sujet a toujours suscité mon admiration, et, à la lecture de cette mystérieuse citation, c'est sans grand étonnement que j'ai reconnu cette œuvre.

Elle témoigne d'un pan de l'histoire guatémaltèque, la dictature de Manuel Estrada Cabrera de 1898 à 1920. Miguel Ángel Asturias a su, par son lyrisme exacerbé, exprimer de façon troublante l'horreur d'un régime totalitaire. L'auteur a été le premier à inventer le « réalisme magique », en mêlant dans son œuvre un réalisme violent et un surréalisme déroutant, nourri par la mythologie maya.

Ce roman est une critique sociale et politique d'un pays plongé dans les ténèbres. *Monsieur le Président*, figure omniprésente, voit tout, entend tout et devine tout ; il est l'incarnation d'un être humain despotique, tyrannique et cruel, qui fait régner la terreur et l'oppression. Tous sans exception, du mendiant au soldat, sont destinés à une fin tragique ou à la compromission. Après avoir lu ce chef-d'œuvre, je comprends à présent l'aversion du professeur Aristide pour le totalitarisme : je pense aux nombreuses scènes de cruauté et de torture, je pense à Fedina Rodas qui, accusée de conspiration et emprisonnée, vit son bébé mourir de faim sous ses yeux, je pense au pauvre Moustique, mendiant aveugle, qui fut fouetté et tué pour avoir dit la vérité, et je pense, bien sûr, à Miguel Visage d'Ange et à Camila.

Car au milieu des injustices sociales, de l'exploitation et de la corruption du gouvernement, naît une histoire d'amour entre le favori du président et la fille du général Canales, dissident du régime. Ce couple improbable est à lui seul l'allégorie de la fatalité si présente dans ce livre.



Monsieur le Président

Monsieur le Président est un plaidoyer en faveur de la défense des libertés, un roman où la force du témoignage et la vigueur de la dénonciation s'unissent avec virtuosité. La puissance du récit est telle qu'elle en arrive à surpasser les frontières et confère à cette œuvre une dimension universelle.

Miguel Ángel Asturias

Monsieur le Président

1984 de George Orwell

On ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec l'œuvre de George Orwell, 1984. Ce roman futuriste, allégorie de la dictature stalinienne, fait écho à l'œuvre de Miguel Ángel Asturias. En effet, le couple formé par Winston et Julia, tout comme celui de Miguel Visage d'Ange et Camila, évoque l'amour meurtri par la répression. De plus, la figure de Big Brother n'est pas sans rappeler celle de *Monsieur le Président*, tyran omniprésent via les affiches, les télévisions et les dispositifs de surveillance.

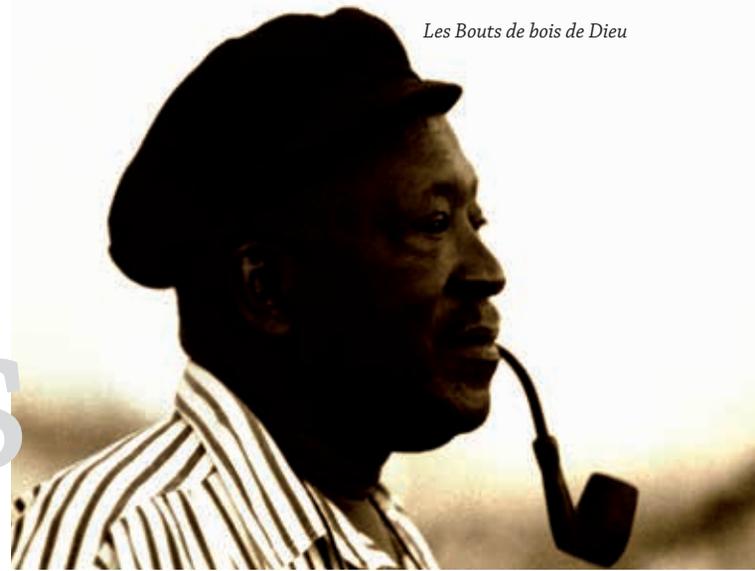


« Et les hommes comprirent que ce temps, s'il enfantait d'autres hommes, enfantait aussi d'autres femmes. »

C'EST AU DÉBUT d'un cours sur les littératures françaises des XVIII^e et XIX^e siècles que le professeur fit allusion à cette loi récente qui attribuait à la colonisation un certain rôle positif. Cet enseignant-chercheur émérite avait acquis tout au long de sa vie une culture importante dans le champ des lettres. Stupéfié par ce texte de loi, il avait entamé un discours sur la francophonie et avait cité en exemple Ousmane Sembene, un auteur sénégalais qui publia en 1960 un roman écrit en langue française et intitulé *Les Bouts de bois de Dieu*. Le hasard du calendrier avait voulu que l'année de publication de ce livre coïncidât avec celle de l'indépendance de plusieurs pays du continent africain.

Ousmane Sembene est un auteur atypique dans le paysage littéraire du Sénégal. Avant d'entamer la rédaction de son œuvre, il s'est lancé dans une réflexion sur le français, car il souffre d'écrire dans une langue que les Africains ne comprennent pas pour la plupart. Est sous-jacent à la notion de francophonie un paradoxe que le professeur avait souhaité mettre en abyme : au milieu du XX^e siècle, un discours de contestation jaillit de la plume des auteurs francophones, qui vont affirmer leurs différences avec les auteurs dont le français est la langue maternelle en écrivant dans la même langue qu'eux. Or, comment est-il possible d'affirmer une différence culturelle dans une langue qui n'est pas comprise de tous ? Ousmane a trouvé un compromis et deviendra cinéaste.

Le roman ne se cristallise pas autour de personnages principaux. Ces derniers tendent peu à peu à s'effacer au profit d'une polyphonie des voix. *Les Bouts de bois de Dieu* sont un récit de plusieurs vies qui entretiennent des liens très étroits et qui vont s'unir pour la même cause. Dans cette œuvre, il est question d'un fait réel : la grève des cheminots du Dakar-Niger (lesquels s'appellent entre eux les « Bouts de bois de Dieu »), qui s'étendit du Sénégal au Mali du 10 octobre 1947 au 19 septembre 1948. Au fil des chapitres, la société évolue. Les femmes occupent l'espace scénique et public en organisant une marche dans trois



villes, Thiès, Dakar (Sénégal) et Bamako (Mali), afin de montrer leur solidarité avec les hommes, lesquels deviennent à leur tour spectateurs. Le lecteur assiste alors à un coup de théâtre, expression du génie de Ousmane Sembene.

Ousmane Sembene

Que désigne-t-on sous l'expression littératures francophones ?

Il n'y a pas qu'une littérature francophone. L'adjectif désignant l'ensemble des écrivains qui parlent français alors qu'il ne s'agit pas de leur langue maternelle, l'expression ne peut figurer que sous la marque du pluriel. Ainsi, toutes les nationalités du monde entier sont susceptibles d'apparaître dans l'univers de la francophonie. À ce sujet, le professeur nous avait vivement conseillé la lecture d'un ouvrage intitulé : *Littératures d'Afrique noire dans la langue française*, publié dans la collection « 128 », aux éditions Armand Colin.

« Ce que je visais, tenacement, c'était la carapace d'ignorance, d'idées reçues et de fausses valeurs qui la maintenait prisonnière au fond d'elle-même. »

LE PROFESSEUR ARISTIDE publia en 2003, dans une revue littéraire éditée par les Presses universitaires du Mirail, un article dans lequel il rendait hommage à Driss Chraïbi. Ayant connaissance de son vif attrait pour la littérature francophone du Maghreb, je ne fus point étonnée qu'une citation extraite de *La Civilisation, ma Mère !...* figure dans le cadavre exquis qu'il nous laissa en héritage.

La Civilisation, ma Mère !... est un roman dont l'action se déroule au Maroc dans les années 1930. Il est conçu en deux parties intitulées « Être » et « Avoir ». La complémentarité qui caractérise ces deux verbes justifie le choix du nom qui est donné aux parties. L'histoire se cristallise autour d'une famille traditionnelle au sein de laquelle les deux enfants vont participer à l'émancipation de leur mère. Dans la première partie, le fils cadet, Driss (narrateur homodiegétique), raconte comment ils ont aidé leur mère à se libérer de la figure autoritaire du père en lui apprenant à lire et en lui faisant découvrir des objets occidentaux tels que la radio. Il y est question de la difficulté d'être de cette femme qui va s'affranchir des contraintes du milieu clos dans lequel elle vit en prenant conscience de ses potentialités. Le récit s'arrête lorsque Driss quitte le Maroc pour la France afin d'entreprendre des études universitaires. Dans la deuxième partie, le fils aîné, Najib, resté au Maroc, écrit une lettre à son frère dans laquelle il raconte comment leur mère met en pratique son intelligence. Tandis que Driss met son savoir et ses bons résultats scolaires au service de sa mère, Najib, jeune garçon enthousiaste et enjoué, l'aide en lui transmettant sa joie de vivre. C'est cette complémentarité qui permet à cette femme de se libérer des traditions ancestrales qui l'oppressent.

Un jour, alors que je feuilletais *La Civilisation, ma Mère !...*, le sourire au coin des lèvres, dans un rayon calfeutré de la bibliothèque universitaire, le professeur Aristide me glissa à l'oreille : « Driss

Chraïbi maîtrisait si bien l'art du sketch que son roman aurait pu être mis en scène par un humoriste. »

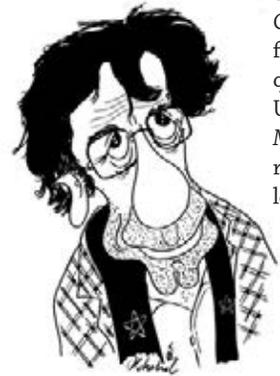
Durant toute sa vie d'écrivain, Chraïbi employa la langue française pour rendre compte des problèmes sociaux du Maroc et analyser leur origine historique. C'est ainsi que dans *Le Passé simple*, œuvre que Chraïbi publia en 1954 et qui lui valut la réputation d'écrivain anarchiste, l'auteur raconte l'histoire d'un garçon de 17 ans, inscrit en classe de terminale dans un lycée français de Casablanca et issu d'une famille aisée sur laquelle le père, homme très pieux, impose une autorité sans faille. Portant les espoirs de son père, le jeune homme se retrouve à cheval entre deux cultures, et se révolte contre une situation qu'il ne peut supporter. Il côtoie d'une part le modèle oriental reposant sur un système patriarcal, de l'autre le modèle occidental, source de sa crise identitaire. La portée blasphématoire de cette œuvre, récit de révolte à l'égard des autorités paternelle et religieuse, a fait scandale au Maroc, pays où Chraïbi fut interdit de séjour pendant près de vingt ans.



Driss Chraïbi

La question de la civilisation

Le jeu que Driss Chraïbi instaure avec le lecteur commence dès la lecture du titre dont l'ambiguïté sous-jacente nous frappe. Il y a deux interprétations possibles : soit il s'agit d'une interjection du personnage à sa propre mère, soit il s'agit d'une expression qui signifierait que la civilisation est la mère du personnage (le nom serait alors apposé). Dans ce livre, il est question d'une réflexion sur la civilisation, terme que l'Occident s'est attribué afin de dévaloriser des peuples sur lesquels il a exercé une domination et que l'auteur désigne par un terme négatif : la « primitivité ». Driss Chraïbi emploie des termes et des expressions stéréotypés pour traiter des méfaits de la colonisation, cause de la destruction de tous les repères identitaires.



D'ABORD, je n'ai pas compris. J'avais reconnu cette citation parmi les autres. Sondant ma mémoire pour retrouver son origine, il me fallut replonger dans mes souvenirs de lecture d'enfance. *Mad*. Je me souvenais de ce roman comme d'une aventure. J'avais dix ans peut-être, et j'avais trouvé dans la bibliothèque de mes parents un vieux livre de poche que personne n'avait sans doute ouvert depuis des années. Je m'étais plongé dans cette lecture à corps perdu, avançant dans le récit sans reprendre mon souffle. J'étais Mad, la célèbre comédienne qui avait pris sa retraite en Cornouailles, j'étais Terry, le jeune garçon fougueux qui partait en résistance contre l'oppresseur, j'étais Emma, qui rêvait d'amour et de théâtre, j'étais Taffy, l'ermite de la cabane auquel j'attribuais un passé de tumulte et de soufre. Je tournais les pages et je vivais cette petite révolution qui se préparait chez les fermiers, je haïssais les soldats envahisseurs, je rêvais ce combat qui aurait été le mien si j'avais été personne. Je lisais comme on s'invente.

En parcourant à nouveau ce récit, je me sentis dépossédé. Quoi, ce n'était donc que ça ? Je redécouvrais ces mots qui avaient emporté mon imagination. Je cherchais en eux l'enivrement de mon enfance. Mais j'avais sous le nez un scénario un peu terne, des personnages fluets, sans corps, et des sentiments douceâtres. J'étais mortifié. Mon souvenir était un affront. J'avais honte. Honte d'avoir dévoré ces pages comme une Emma Bovary, avec la mièvrerie d'une jeune fille et les yeux d'un lecteur ignorant. Le souvenir exaltant de cette lecture jetait l'opprobre sur l'étudiant en littérature que j'étais.

D'abord, je ne compris donc pas pourquoi cette citation avait la part belle dans ce défilé de géants. Puis, tout à coup je m'avisai que *Mad* avait peut-être eu sa place dans le panthéon de



Daphné Du Maurier, 1944

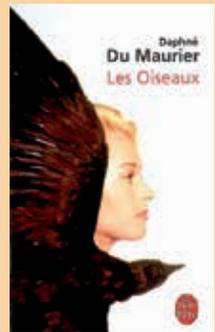
« Ou bien, parce qu'elle était à la veille d'avoir quatre-vingts ans, Mad souhaitait-elle que les journées s'enlissent interminablement au point que le temps paraisse presque immobile, puisque chaque instant qui s'écoulait devait lui rendre sa fin terriblement plus proche. »

mon professeur comme il avait vraisemblablement la sienne dans le mien. Ce roman n'était sans doute pas de ceux dont on vante le style, mais il était de ces premières lectures qui vous donnent l'envie d'aller plus loin. J'ai depuis lu de plus belles proses. Mais, à l'époque, celle-ci était de celles qui me transportaient, et cela suffit.

Daphné Du Maurier

... et Hitchcock

Trois ouvrages de la romancière britannique ont été adaptés au cinéma par le maître du suspense. Tout d'abord, en 1939, Hitchcock reprend le roman *L'Auberge de la Jamaïque*, dans son film *La Taverne de la Jamaïque*. Puis, en 1940, il s'inspire à nouveau de l'œuvre de l'écrivain, avec *Rebecca*. Enfin, en 1963, sort au cinéma le long métrage *Les Oiseaux*, tiré de la nouvelle éponyme de la romancière. Ce film est considéré comme le dernier grand film de la carrière du réalisateur britanno-américain.



Couverture des Oiseaux, 2009, Le Livre de Poche

« Cette vie fausse qu'elle avait voulue et organisée, pour préserver les valeurs hautes, comme elle disait, cette pitoyable farce dont elle était l'auteur et le metteur en scène, courageuse farce de la passion immuable, la pauvre y croyait gravement, la jouait de toute âme, et il en avait mal de pitié, l'en admirait. »

PEU DE TEMPS après ta mort, alors que je laissais traîner mon regard empli de souvenirs dans ta bibliothèque, j'ai découvert un petit bout de papier qui sortait d'une boîte posée sur une étagère. Religieusement, je l'ouvre, et je déchiffre, sur ce papier froissé, ces quelques mots, écrits à la plume, « lettre à Solal et Ariane », juste cette phrase, rien d'autre. Peut-être n'as-tu pas eu le temps d'écrire cette lettre ? Permits-moi de la terminer pour toi, en me laissant envahir par les mots que nous avions échangés lorsque nous avions parlé ensemble du livre d'Albert Cohen *Belle du Seigneur*.

Lettre à Solal et Ariane

Pourrais-je un jour oublier la Belle et son Seigneur ? Rencontrés un soir, tard, dans des couvertures trop chaudes, je n'ai pu vous quitter, Solal, Ariane, avant d'avoir lu la dernière phrase de vos vies. Comme le réalisme étouffant de ces lignes m'a submergé, m'enfermant moi-même dans cette tragédie du paraître, dans cette ironie du sort ! L'atmosphère de ces mots, ce que vous avez éprouvé, enduré, adoré, s'est imprégnée en moi. Remerciez votre créateur, qui a su vous donner une profondeur parfaite dans les sentiments, personnages complets, uniques jusqu'au bout. Rien n'échappe à sa plume, tout est soigné, réfléchi, dans cette constante qu'est la psychologie amoureuse. Presque quarante années à penser à vous, quarante ans de remaniements, de coupures et d'interminables nuits pour vous créer. Peut-être la solitude, ses doutes ont-ils déteint sur vos âmes, tantôt légères, tantôt pensives, souvent cloisonnées dans un espace trop étriqué, dans un théâtre quotidien qui bouffe l'esprit et le cœur. Solal, toi, obligé de simuler une maladie afin d'obtenir une trêve amoureuse. Tout avait pourtant commencé

sur ton initiative, trois heures auront suffi pour séduire ton « Himalayenne ». Fou amoureux, mais dépité de l'avoir conquise par ces « babouineries de mâle dominant » et sans cesse en proie à cette peur de n'être aimé que pour ta beauté. L'asphyxie et la jalousie t'emporteront. Ariane, toi, si belle, après un « lamentable mariage » avec Adrien Deume, invariablement plongée dans un monde imaginaire où tu soliloques sur une vie rêvée de princesse himalayenne, tu te transformes en belle du Seigneur, divine icône soucieuse de la perfection de chaque détail, un glissement vers l'aliénation de la condition féminine, de l'apparence physique et des bonnes manières figées. L'obsession de la perfection mènera ton couple à la mort, tu ne le sais peut-être pas encore... Alors que vous vivez repliés sur vous-mêmes et exclus de la bonne société, l'ennui te gagnera, toi, « l'aimé ». La perte de ton poste de sous-secrétaire général à la SDN te rendra si vide, mais dans les yeux d'Ariane tu resteras un seigneur, un seigneur étouffé par ce trop-plein d'amour. Le roman raconte votre amour « fou », mais aussi d'une certaine façon l'amour de Cohen pour la langue française et pour l'écriture, avec des passages qui semblent écrits d'une traite, sans ponctuation ni paragraphes. Comme devant un tour de cirque qui paraît simple, on en prend plein la vue. Votre fidèle servant Albert Cohen traitera votre histoire avec autant d'ironie que de passion : critique sociale, sarcasme sur la SDN, la petite bourgeoisie et bien sûr l'amour.



Belle du Seigneur, couverture, Gallimard

Albert Cohen

Belle du Seigneur, dernière œuvre littéraire faisant partie d'un triptyque commencé en 1930 par *Solal*, poursuivi par *Mangeclous* (1938), reçoit le grand prix du Roman de l'Académie française. L'auteur y entrecroise et superpose les voix des personnages, et, dans les cent six chapitres, se mêlent la passion et la drôlerie, le désespoir et les exaltations du cœur.

J'AVAIS ENTENDU PARLER, par le biais d'un ami étudiant, de cet étrange texte que l'on avait retrouvé parmi les papiers d'un professeur aujourd'hui décédé, le professeur Aristide me semble-t-il. Le hasard a voulu que je sois mandaté par mon employeur pour déménager ses effets. Quelle n'a pas été ma surprise lorsque j'ai découvert, dissimulé sous un amas de documents, *Le Mythe de Sisyphe* annoté par cet universitaire de quelques sommaires réflexions !

« Je disais que le monde est absurde, et j'allais trop vite. Ce monde n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on en peut dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. »

L'absurde fatalité de la vie me révolte. La perte de ma tendre mère était-elle inéluctable ? Pourquoi a-t-elle ri, pleuré et aimé ? Pourquoi m'a-t-elle mis au monde si c'était pour ensuite m'être enlevée ?

« Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort, et je refuse le suicide. »

La vie est absurde, eh bien soit ! Je me prête volontiers au jeu. L'idée de me confronter à l'absurde malgré mon fatidique destin me procure un profond sentiment de liberté.

« Mais de plus, les tristes ont deux raisons de l'être, ils ignorent ou ils espèrent. »

C'est drôle, cela résume assez bien ce que j'ai pu éprouver avec Miranda, il y a fort longtemps maintenant, il faut bien l'avouer. Pauvre fou que j'étais... Comment ai-je pu espérer un seul instant qu'elle s'éprenne de moi ? Les femmes et la vie sont finalement en quelques points similaires : trop espérer ou ignorer, l'issue est la même.

« L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites. »
Cette courte phrase suffit à expliquer ma rencontre avec Albert. Il est des choses que la raison ne peut comprendre. Sans lui, je n'aurais jamais été l'homme que je suis aujourd'hui. Une simple coïncidence a réussi à bouleverser ma vie. Qu'aurait-elle été sans cet événement absurde ?

« La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Si je prends par exemple ce bon vieux Pépino, comme tous les quadrupèdes de son espèce, il lui est plaisant de courir derrière un bâton. Absurde, me direz-vous. Peut-être, mais, dans ces moments, il n'y a pas plus heureux que mon chien. Je divague, cette comparaison entre mon fox-terrier et Sisyphe n'est pas aisée... arrêtons là.

Les observations de ce monsieur Aristide m'ont interpellé, il semblait être un personnage pour le moins fantasque et intéressant. La rumeur raconte qu'il aurait eu une vie plutôt mystérieuse, peut-être que ces modestes notes auront contribué à mieux cerner sa personnalité.

Albert Camus

Et dans la mythologie...

Fils d'Éole et d'Énarété, Sisyphe, fondateur de la ville de Corinthe, était connu pour sa ruse et sa malice. Selon la mythologie grecque, il aurait été témoin de l'enlèvement d'Égine, fille du dieu-fleuve Asopos, par Zeus, épris d'elle. Sisyphe consentit à tout révéler à Asopos sous réserve que celui-ci donne une source pérenne à la citadelle de Corinthe. Zeus, par vengeance, voulut l'envoyer au Tartare, mais Sisyphe, fidèle à sa réputation, trompa Thanatos, dieu de la Mort, et Perséphone, déesse des Enfers, afin d'échapper à son châtimement. Finalement, Sisyphe, pour avoir osé défier les dieux, fut condamné à faire rouler éternellement un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait, entraînée par son propre poids.

« Les œillets ont dû fleurir quelque part.
Et voilà, mon amour, et voilà, être captif, là n'est pas la question,
La question est de ne pas se rendre. » (1948, 10 ans de prison)

IL ÉTAIT UNE FOIS M. Aristide, un homme dont les yeux s'illuminaient à cette idée de liberté : son monde était-il trop petit pour lui, pour que, de la salle de classe où je l'ai connu à son testament littéraire, il essaime ainsi à tous vents, dans une frénésie exaltée, ces germes, ces gemmes de lectures d'autres écrivains ? Avait-il le sentiment qu'il n'avait vécu que dans un ailleurs temporel, qu'il partirait sans laisser de traces, contrairement à ce poète engagé qui, dans son alors et là-bas, jeté corps et âme dans le combat, ne disparaîtra jamais ? Il était une fois un poète turc au regard bleu qui, jusqu'à son dernier souffle, s'est battu pour un monde meilleur. À cause des idées subversives véhiculées par ses poèmes, Hikmet fut, sa vie entière, persécuté et emprisonné. Ces poèmes, intemporels, parlent d'amour et de justice. Hikmet possède la magie de faire disparaître les barreaux et les différences et d'élever le quotidien en universel.

Nâzım Hikmet (1902-1963) : de la prison à l'exil, l'espoir.

Entre deux incarcérations, il se réfugie à Moscou où il côtoie une jeune génération d'artistes talentueux, dont les adeptes du mouvement futuriste mené par Maïakovski. À leur contact, il commence à écrire des poèmes visionnaires, à utiliser des vers libres et imprégnés de matière en devenir :

« Ils marchent, ils marchent, les réacteurs atomiques,
et passent au soleil devant les lunes artificielles. »

Par la structure même de ses poèmes, vers libres déstructurés et structures éclatées, Hikmet paraît ne plus écrire : il peint, dessine, insuffle au monde qui l'entoure une force qui dépasse les mots ; sa dynamique est la révolte contre l'injustice :

« L'écriture révolutionnaire fut ce geste emphatique qui pouvait seul continuer l'échafaud quotidien. Ce qui paraît aujourd'hui de l'enflure n'était alors que la taille de la réalité. Cette écriture, qui a tous les signes de l'inflation, fut une écriture exacte : jamais langage ne fut plus invraisemblable et moins imposteur. »

Roland Barthes (*Le Degré zéro de l'écriture*).

Extrait de *La Plus Étrange des créatures* (1947) :

« Comme le scorpion, mon frère,
Tu es comme le scorpion
Dans une nuit d'épouvante.

[...]

Et s'il y a tant de misère sur terre
C'est grâce à toi, mon frère,
Si nous sommes affamés, épuisés,
Si nous sommes écorchés

[jusqu'au sang,

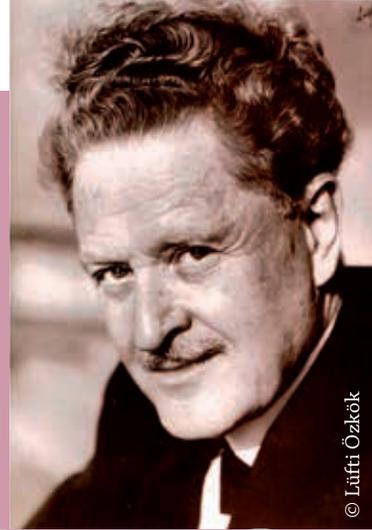
Pressés comme la grappe

[pour donner notre vin,

Irai-je jusqu'à dire que c'est ta faute,

[non,

Mais tu y es pour beaucoup, mon frère. »



© Lütfi Özkök

Nâzım Hikmet

dans la nuit

Conscient de la nature humaine et côtoyant en prison pendant des années des êtres de tous les recoins de son pays, Hikmet parle d'eux. Dans ses poèmes épiques, il dépassera les limites des genres littéraires. Il écrira notamment *Paysages humains*, une fresque colossale sur la Turquie racontant, en quelque 12 000 vers, la guerre d'indépendance à travers les destins mêlés des hommes du peuple.

Nâzım Hikmet : une vie d'errance dialectique entre un exil carcéral et un exode international, pendant laquelle il n'a jamais cessé de croire au bonheur, insufflant sans relâche à son entourage l'espoir et la force de lutter pour la liberté.

GRAND AMATEUR de poésie contemporaine, le professeur Aristide s'est paisiblement éteint peu après la lecture de cet ouvrage qui a été retrouvé sur sa table de chevet, accompagné de ces quelques commentaires.

Sans aucune ponctuation, *À la verticale du lieu* m'a surpris par sa composition en propositions séparées par des blancs typographiques particulièrement importants. La limite entre les phrases est floue, ce qui oblige le lecteur à s'interroger sur le monde, à le percevoir avec un regard neuf, c'est-à-dire non plus comme une simple suite de paysages horizontaux, mais en y ajoutant la parole, qui par sa force évoque une sorte de verticalité dans les paysages. J'ai été sensible au message poétique qui se fait et se défait, dans une alternance semblable à celle de l'ombre et de la lumière, de la nuit et du jour. Cela est à l'image du monde, constitué d'une part visible et d'une autre, dissimulée. J'ai particulièrement aimé ces associations d'images, cette poésie à la fois légère et énigmatique. Sa force, c'est la capacité qu'elle a eue à faire resurgir en moi des souvenirs lointains, provoquant une sorte de réminiscence. Ce que j'y retrouve, c'est l'insouciance de la jeunesse, le rêve, la liberté et l'espoir. Toutes ces images sont évoquées à travers les éléments naturels comme la terre, le ciel ou encore l'air, suscitant ainsi un climat de détente, d'évasion.

« Le poème, j'en suis intimement persuadé, est le compagnon de route de la pulsion. Du violent désir d'accouplement avec l'univers ; mais en disant cette énergie brutale, en la déplaçant vers la part visible du monde, il la civilise, il l'offre en partage à la communauté. Il est créateur d'altérité, en cela, il s'oppose au "tout est à vendre", à cet autre pulsionnel dont se nourrit le grand marché. »

« Non tu n'as rien perdu à te perdre dans les sphères sucrées des cerises sous les veines sombres des ardoises »

Je retrouve dans ces propos de Jean-Luc Aribaud toute la magie du poème, celle qui nous fascine tant quand on est enfant. Il a la particularité de révéler ce que le langage courant ne peut faire, de mettre au jour des émotions difficilement exprimables. J'ai relevé les extraits qui m'ont plu, qui m'ont fait oublier mes quatre-vingts printemps pour retrouver mon âme d'enfant.

*« sous le ciel atone passent les heures sèches
un regard parfois interroge une porte fermée »*

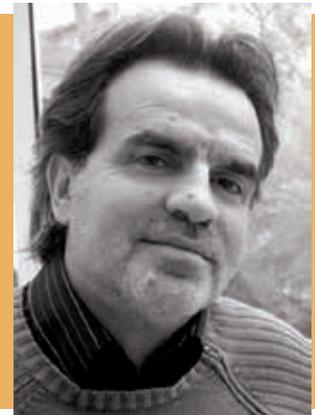
*« dans la succession infinie des jours des nuits toi qui
te croyais admis dans la durée »*

*« de cette terre dure un mystère que nulle langue
ne devra dénouer jamais jamais mais plutôt servir
humblement »*

*« des verts paradis que la mémoire appelle
parfois à la faveur d'un lieu d'un amandier
girouette où le vent coule dicte sa loi
et son ordre dans la langue »*

Jean-Luc Aribaud

Jean-Luc Aribaud est né à Mazamet en 1961, il vit et travaille à Toulouse depuis 1980. Photographe, il a souvent exposé en France et à l'étranger. Poète et fondateur des éditions n&b, il a obtenu le prix Louis Guillaume et le prix Max-Pol Fouchet et reçu une bourse d'écrivain en Midi-Pyrénées en 1999 et 2005.



PLUSIEURS CITATIONS laissées sur le bureau de mon oncle à sa mort. Parmi elles, celle-ci :

« *Je voudrais nous coucher tête-bêche
Tes yeux sur ma bouche à la place de ce rien.* »

Mots doux, légers, qui semblent vouloir s'envoler, s'évader, se libérer, mais que retiennent avec force les chaînes du vide. Désir simple et doux d'un amant d'être avec l'autre, de constituer un nous.

Mais ce « nous » n'est que rêve fragile et vaporeux, écrasé par la pesante réalité. Réalité morne où le rien s'est accaparé l'espace du nous.

Disparition du « tu », disparition du « nous », installation progressive du vide à l'intérieur du « je ».

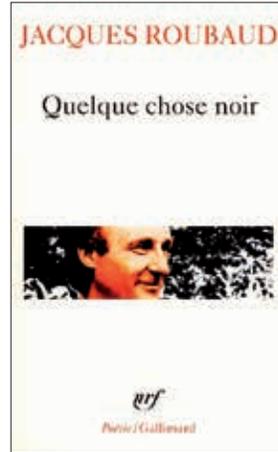
J'aime ces vers, tout ce qu'ils suggèrent à travers ces quelques mots, je ne sais pas pourquoi mon oncle les a retenus, mais ces mots m'entraînent, m'embarquent, me poussent à découvrir leur auteur et l'œuvre dont ils sont issus.

Cette œuvre, c'est *Quelque chose noir* de Jacques Roubaud, un ouvrage poétique écrit trente mois après la disparition de l'épouse du poète. Mon oncle adorait la poésie, et en particulier ce livre. Lui-même écrivait. C'était un homme sensible et très émotif. Un rien suffisait à le déstabiliser, à le troubler. Ainsi, lorsqu'on lui posait une question, mon oncle répondait souvent en bafouillant, en bégayant ; il cherchait ses mots mais, la plupart du temps, ne les trouvait pas. Ses paroles ne reflétaient que très rarement ses pensées : elles étaient pâles, ternes, totalement insipides et vides de sens en comparaison de ce qu'il souhaitait exprimer ; et il en souffrait. En fait, mon oncle avait besoin de temps pour communiquer ses pensées, pour organiser ses idées, temps que l'oral ne permettait pas, à la différence de l'écrit. Il s'est donc mis à écrire, à coucher sur le papier ces suites de mots qui avaient toujours été présentes en lui, mais qui souvent trébuchaient avant d'atteindre le seuil de sa bouche.

Mon oncle ne m'a jamais autorisé à lire un seul de ses recueils de poésie, mais il me parlait souvent de son travail d'écriture. Ce qu'il aimait par-dessus tout, lorsqu'il écrivait de la poésie, c'était

travailler les mots : trouver le mot juste afin de créer une image qu'il voulait la plus proche de celle qu'il avait en tête pour exprimer au mieux son ressenti. Il me vantait sans cesse le pouvoir des mots, la magie de leur association.

À la lecture de Roubaud, je retrouve cette magie, ce choix subtil des mots, ce travail du rythme, du noir et blanc qui se partagent équitablement la page pour donner une résonnance intense au discours. Cette œuvre me touche profondément. Par elle, j'ai l'impression de me sentir plus proche que jamais du poète qu'était mon oncle. Plus que celle d'un poète ou d'un homme de lettres, cette œuvre est avant tout celle d'un homme : d'un homme confiné dans la douleur, d'un homme envahi par le vide de l'absence ; d'un homme qui aime, d'un homme qui souffre, d'un homme qui se souvient. C'est celle d'un homme qui, par la poésie, exprime l'indicible : ce qui reste après le passage dévastateur de la mort, d'un homme qui tente de se libérer d'une image traumatique, d'un homme qui s'acharne malgré tout à maintenir le lien avec celle qu'il aime.



Jacques Roubaud

De la mort virtuelle à la mort réelle

À l'origine, *Quelque chose noir* devait être un « bipsiste », un projet commun entre J. Roubaud et son épouse, où devaient s'allier poèmes et photographies. Alix Cléo Roubaud était photographe. L'œuvre devait s'intituler *Si quelque chose noir*. Ce titre fait référence à une série de dix-sept photos de A. Roubaud. Il évoque à la fois le contraste d'ombre et de lumière, sur lequel jouait Alix dans ses photos, et la mort : elle se photographiait toujours comme après la mort. Mais avec le décès de l'épouse du poète, le projet change d'orientation, et le titre avec. La mort n'est plus hypothétique, elle n'est plus mise en scène, le titre devient alors affirmation d'une réalité. Et le mot « noir » se charge de tout le désespoir, toute la mélancolie présents dans l'œuvre.

« Partir au désert, c'est lever les yeux vers l'immense pour s'ouvrir à ce qu'il y a de plus grand en soi. »

UN JOUR, alors que je déambulais à la recherche d'une citation de Marguerite Duras extraite des notes retrouvées après la tragique disparition de mon ami le professeur Aristide, je franchis au hasard le seuil d'une librairie qui offrait des rayonnages fournis concernant le voyage, et particulièrement l'expérience au désert dont je n'avais alors aucune connaissance. J'avais cependant déjà frôlé ses contours aux États-Unis, en Égypte, au Maroc, mais ne m'y étais jamais attardée. Certainement pas assez mûre pour entendre l'indicible.

Le temps a passé. Plusieurs années même. Et ce fameux jour d'octobre, à la veille de mon départ pour la Jordanie, un livre est, comme par magie, venu se lover dans ma main. Il y en avait d'autres pourtant en tête de gondole. Certains déjà best-sellers depuis longtemps : des Bouvier, Thoreau, David-Neel, Lawrence et autres grands voyageurs, mais c'est l'*Éloge du désert* de Blanche de Richemont, 26 ans à peine, qui m'a interpellée. Pour la première fois de ma vie, j'achetais un ouvrage sans avoir jamais entendu parler de son auteur et, malgré cela, je sus presque instantanément que les trésors qu'il renfermait allaient m'emmener au cœur d'une solitude *pensante*, aussi sensuelle que spirituelle, inspirée que dérangement. Mais cette fois, j'étais prête, prête à la *rencontre* : avec le désert d'abord, avec les autres ensuite. Avec une partie méconnue de moi-même ? Peut-être... En tout cas, j'étais avide. Avide d'apprendre et d'expérimenter la troublante odysée que d'autres avaient entreprise avant moi. En cheminant dans la prose de cette voyageuse inventive, je rencontrai, en premier lieu, tous ceux qui s'étaient un jour brûlés au sublime. L'éffrayante beauté du désert faisait résonner la voix de Baudelaire : « Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe / Ô Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu ! » Thesiger, Gide et Foucauld s'évertuaient à me conter la solitude – à la fois fascinante et terrifiante de ces terres arides – qui me semblait soudain si familière. De Nietzsche, à travers *Zarathoustra*, je recevais l'enseignement du don et du partage et appréhendais la fulgurance

d'une fraternité essentielle, instituant l'autre comme révélateur de soi-même. Aux côtés de Monod, Eberhardt, Saint-Exupéry et moult autres, j'apprenais l'immanence du silence, le dépassement de soi, le désir quand l'austérité éveille les sens. J'ai d'abord foulé le désert en livre et, quand mon pas s'est ensablé pour la première fois au cœur des dunes du Wadi Rum, ce fut aussi bouleversant que des épousailles. « Le désert n'est pas beau. Il est sublime. [...] Quand le désert se montre, tout notre être s'expose et tremble. Il frissonne en perdant ses repères. Ce spectacle excède les limites de l'imaginaire. [...] Nous perdons pied. Tout cela est trop beau, beau à en avoir mal. » Beau à en pleurer. Mais comment être juste pour parler d'une telle émotion ? Comment dire ce qui ne peut l'être que par le sentir ? « Le langage classique ne saurait suffire. On sent alors dans le discours l'impuissance des mots à rendre grâce à cette infinie beauté du désert qui échappe au registre humain. » (P. Loti.) C'est pourquoi Blanche de Richemont, habitée par un désir de partage et d'absolu, nous invite là où le Silence (nous) parle : « Partir au désert, c'est lever les yeux vers l'immense pour s'ouvrir à ce qu'il y a de plus grand en soi. »



Blanche de Richemont

Ce jour-là, dans cette librairie, je n'ai pas trouvé la citation de mon ami Aristide, mais bien plus que cela : j'ai débusqué l'élixir sublime pour semer de l'immortalité dans la vie !

« ... le calame forme sur la blancheur un caractère de jas
Comme une chevauchée au désert un profil bondissant d'armes brandies
Et chaque lettre est un pied sur le sable un départ de léopard
Ou soudain le déploiement d'une aile noire au-dessus de la poussière... »

Aragon



« [...] Chanter, / Rêver, rire, passer, être seul, être libre, [...] Travailler sans souci de gloire ou de fortune, À tel voyage, auquel on pense, dans la lune ! »

ME VOICI REVENUE à la Bastide où rien n'a bougé depuis votre départ. Je retrouve le parfum de nos rencontres estivales et j'en suis bouleversée. En remontant l'allée de citronniers, je me surprends même à espérer vous voir apparaître à la fenêtre, votre fidèle panama blanc vissé sur la tête et ce geste de la main si accueillant qui m'invitait à vous rejoindre dans votre bureau-bibliothèque. Une conversation me revient soudain en mémoire au sujet de mes réticences à lire de la poésie :

« Pipa ! Je suis curieux de savoir quel livre tu as préféré parmi ceux que je t'ai confiés.

– Oh ! mon Dieu, professeur, je dirai sans hésiter : *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand !

– Tiens donc ! Et qu'a-t-il de plus que les autres ?

– Tout d'abord, le personnage de Cyrano ! Bien plus qu'un héros romantique, il est un véritable mythe auquel chacun peut s'identifier. Tantôt gentilhomme au grand cœur, truculent, drôle et hâbleur – en société, son verbe est haut et son esprit farceur ; tantôt mousquetaire, loyal et courageux, il se révèle bon camarade à la ville comme au feu. Assoiffé d'idéal, résolument libre de ses choix et de ses bons mots, il ne souffre aucun calcul, aucun compromis, refuse tout protecteur qui voudrait l'attacher, préférant à cela : « [...] Chanter, / Rêver, rire, passer, être seul, être libre, / Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre, / Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers, / Pour un oui, pour un non, se battre, ou – faire un vers ! / Travailler sans souci de gloire ou de fortune, / À tel voyage, auquel on pense, dans la lune ! »

– Mais tu connais le texte par cœur ?

– Oui ! je suis tombée sous le charme dès notre entretien où, pour me convaincre de lire ce chef-d'œuvre, vous aviez ôté veste et chapeau pour déclamer, un parapluie en guise d'épée à la main, la fameuse tirade du nez. Ma rencontre avec Cyrano a eu lieu ce jour-là et, pour tout vous avouer, je dirai que l'homme me plaît plus que tout autre parce que, au-delà de ses fanfaronnades dont l'exubérance n'a d'égal

que son irrévérence, il cache une blessure le rendant sensible, fragile, émouvant. Affublé d'une différence l'exemptant de toute estime de soi, il est pourtant celui que l'on a envie de prendre dans ses bras, de consoler, d'aimer, de comprendre et de garder pour soi.

– Diantre ! C'est une déclaration ! Y a-t-il autre chose ?

– Il y a la langue – entièrement ciselée en alexandrins – que par sottise ignorance je dénigrais jusqu'ici et qui, pour la première fois, m'a littéralement ensorcelée. Enfin, il y a l'histoire : amoureux de Roxane comme Roxane l'est de la beauté de Christian, Cyrano, dans l'incapacité de déclarer sa flamme, préférera se sacrifier, par amour pour sa belle, en offrant sa plume à ce dandy sans esprit et dire ainsi, par procuration, tout l'amour qui l'habite.

– Ainsi, tu affectionnes les romans à l'eau de rose ?

– Professeur Aristide ! m'étranglai-je. On dirait que vous avez oublié votre détermination à me faire aimer cette comédie héroïque. Il y a dans cette œuvre foisonnante des personnages dont la façon de laisser pantois, des répliques que l'on aimerait retenir pour se prémunir de la vanité des hommes, un condensé d'aventures dignes des plus grands récits de cape et d'épée et...

– Ne te fâche pas ! Je cherchais juste à t'éprouver. Rassure-toi, je me souviens très bien de ce jour fameux où mon grand âge ne me pesait plus parce que deux oreilles attentives découvraient, grâce à mes frasques, l'éblouissante richesse que renfermait cette bibliothèque. »

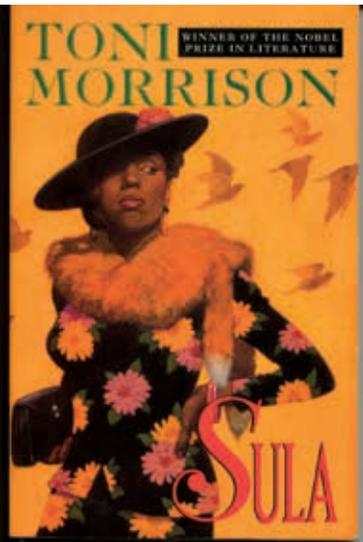
Edmond Rostand

Et aujourd'hui... Je suis là, cher professeur, entourée de vos livres que j'entends soupirer. Orphelins que nous sommes de vous et de votre folie. Nous y sommes d'ailleurs encore tellement attachés que nous voici éplorés dans votre bureau, prolongeant, par une lettre que vous ne lirez jamais, notre dialogue inachevé.



« C'était un beau cri – long et fort – mais il n'avait pas de fond ni de hauteur, que les cercles sans fin de la douleur. »

C'EST avec une vive émotion que je rends hommage à l'homme exceptionnel que fut le professeur Aristide. Ardent défenseur des droits de l'homme, il s'est battu toute sa vie en faveur des opprimés et plus particulièrement contre le racisme et la ségrégation. Il était aux États-Unis dans les années soixante lors de la lutte pour les droits civiques des Afro-Américains. Il nous a laissé ces notes sur cet ouvrage engagé qui l'a marqué.



L'histoire de *Sula*, c'est avant tout celle de millions d'Afro-Américains. C'est une partie de l'histoire des États-Unis. Tout au long de ce roman, j'ai découvert l'inique réalité de la ségrégation. Les faits se déroulent entre 1919 et 1965, dans un quartier noir de la ville fictive de Medallion dans l'Ohio. Dans la description des conditions de vie, rien ne nous est épargné : la misère, l'exclusion, la famine, l'exploitation ainsi que l'agonie; tout cela dans l'indifférence générale d'une société blanche profondément raciste à cette époque. Dans cet univers, évoluent les deux personnages principaux – très attachants –, Sula Peace et sa meilleure amie, Nel Wright. La première est téméraire, insoumise et

anticonformiste. La seconde est plus réservée, voire renfermée. Sula finit par être le bouc émissaire de sa propre communauté de par son caractère indépendant et, contrairement à Nel, quittera son village. Ce qui m'a frappé dans cette intrigue, c'est la fatalité du destin, cette logique qui veut que quoi que l'on fasse on est prisonnier. Prisonnier de l'hostilité, du racisme des Blancs, ou prisonnier de sa communauté qui a ses propres règles.

Le plus beau souvenir que je garderai du professeur Aristide est sans nul doute son enthousiasme, sa passion lorsqu'à l'université nous travaillions sur un autre roman de Toni Morrison : *Beloved*.

Comme *Sula*, *Beloved* relate la tragique existence des Afro-Américains. Publié en 1987, il s'inspire de l'histoire vraie d'une esclave évadée qui avait préféré tuer une de ses filles plutôt que de la voir, elle aussi, réduite en esclavage. Le bébé sacrifié n'avait pas encore de prénom, et sur sa pierre tombale, n'ayant pas assez d'argent pour y inscrire « *Dear Beloved* », sa mère fera simplement graver « *Beloved* ». Plus tard, *Beloved* reviendra hanter la maison où sa mère, Sethe, vit avec sa fille Denver. C'est une histoire plus douloureuse, plus intime, à travers le sacrifice d'une mère, qui symbolise en réalité le sacrifice d'une communauté tout entière.

« Dans ses descriptions de l'univers réel ou imaginaire du peuple noir, Toni Morrison a rendu au peuple afro-américain son histoire morceau par morceau. »

L'académie du prix Nobel

Toni Morrison

Toni Morrison, de son vrai nom Chloe Anthony Wofford, née le 18 février 1931 à Lorain (Ohio, États-Unis), est une romancière, professeure de littérature et éditrice américaine, lauréate du prix Nobel de littérature en 1993. Elle a été la huitième femme mais également la première femme noire et finalement le seul auteur afro-américain à recevoir cette distinction.



J'AI RENCONTRÉ le professeur Aristide parce que je m'appelle Alice. Lorsqu'il a entendu mon prénom dans la banale file d'attente d'une administration, il est venu me parler. Curieux personnage, d'une élégance des plus cocasses, portant fièrement un chapeau surmonté d'une herbe folle, il bredouilla quelque chose à propos de Lewis Carroll, puis m'invita à danser dans la salle même où nous étions. J'acceptai. Une rencontre singulière qui ne dépare pas sa personnalité haute en couleur. À l'annonce de sa mort, j'ai ressenti le besoin de revenir sur le livre qui a provoqué notre rencontre, *Alice au pays des merveilles*, instaurant entre nous une amitié féroce depuis dix ans.

Chez lui, c'était parfois un peu comme dans le monde d'Alice, rien n'était spécialement rangé à sa place, le temps paraissait comme suspendu, le professeur Aristide pensait parfois être dans un monde imaginaire et inventait des mots, comme un enfant qui ne veut pas grandir. Aujourd'hui, dans le train, je pense à Alice, l'autre Alice, et j'écris ces quelques mots :

« Je suis Alice et je pleure. Je ne sais plus trop pour quelle raison. peut-être que ce sont toutes ces métamorphoses insensées que j'ai subies qui me chagrinent ?

« *“Je suppose que, en punition, je vais me noyer dans mes propres larmes !”*

« Que de rencontres et de péripéties bizarres aujourd'hui ! Vais-je finir par m'y retrouver ? J'imagine que l'on ressort grandi de ce genre de journée... C'est peut-être ça, le monde des adultes ?

« Quel cauchemar ! Avec tous ces personnages inquiétants, je me demande si je ne préférerais pas mes cours de mathématiques, je dois apprendre mes leçons plutôt que de rester dans ce monde de farfelus ! Et en même temps, quel univers coloré et ingénu ! J'aime ces drôles de gens, ils étaient si attachants ! Je dois bien le dire, certains étaient plutôt astucieux... tout comme moi. J'ai eu plein de nouvelles idées “lumineuses” : j'ai découvert que le Pigeon assimile les petites filles à des serpents, que

les chats sont capables de sourire, et j'ai été “ravie d'avoir découvert une nouvelle règle” quand je me suis aperçue que c'était le poivre dans la soupe qui avait rendu la Duchesse si agressive. Et puis lorsque j'ai rencontré le Griffon, il me semble bien m'être dit que je n'avais “jamais appris tant de choses sur les merlans”. J'ai même joué une partie de croquet avec un flamant. Moi qui m'ennuyais avec la lecture de ce livre sans images, je ne suis pas déçue, pour ça non, je ne suis pas déçue ! Tiens, mais je me souviens, c'est à cause de ce fichu lapin ! Il est sorti je ne sais d'où, il avait même une redingote rouge et il regardait sa montre en disant : “Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Je vais être en retard !” C'est en voulant le suivre dans son terrier que tout a commencé. Quelle insouciance j'ai été ! Mais je suis toujours restée polie, j'ai écouté tout le monde avec attention : les chansons de Tweedledee et Tweedledum, les discours aberrants du Chapelier et du Lièvre de Mars, les plaintes de la Simili-Tortue... Maman sera fière de moi ! Et dire que, chez Maman, tout est bien propre, le salon est dans le salon, chaque chose est rangée à sa place, une place bien pratique en somme, tandis que le Chapelier et le Lièvre de Mars, eux, rangeront le Loir dans la théière !

« *“C'est ça qui sera bizarre, pour ça oui ! Il est vrai que tout est bizarre aujourd'hui.”* »

Lewis Carroll

Et nous, lecteurs, dans tout ça ? Nous ? Eh bien, nous restons coincés dans le temps, celui de l'enfance, de l'apprentissage du monde des adultes. Nous restons coincés dans le temps, ce temps déréglé, qui fuit, tout en restant incroyablement long, ce temps du Lapin blanc qui n'en a jamais assez, ce temps suspendu dans les heures du thé du Chapelier.





« Soudain, je me suis mis à pleurer. »

LORSQUE je me rendis chez le professeur Aristide pour lui rapporter un livre qu'il m'avait conseillé peu de temps avant sa mort, je remarquai que le bureau de sa bibliothèque avait été laissé intact. Un Polaroid à développement instantané se trouvait posé sur le sous-main. Les années l'avaient jauni, mais on pouvait y voir un chien. Un splendide akita du Japon. Nous étions amis et correspondions depuis des années, et je me

souviens encore de sa lettre. Le sujet était tout autre, mais il avait marqué cela en post-scriptum :

« Tu trouveras ci-joint une photographie de mon nouveau chien : Stupide. »

Oui, il y a une majuscule à Stupide. Je savais d'emblée d'où venait la référence, car nous parlions souvent de John Fante, que nous considérions, l'un et l'autre, comme un des maîtres de la littérature américaine. Stupide était aussi le nom d'un héros de John Fante, un énorme akita du Japon, trouvé sous la pluie, épuisé, par un soir de janvier, et adopté par un placide père de famille.

On se demande d'ailleurs si c'était vraiment un chien... La description donnée dans le roman ferait plutôt penser à un animal mi-lion mi-ours...

Le chien est là, et la vie s'en retrouve changée.

Sa femme Harriet menace de le quitter ? Ce n'est pas grave.

Ses fils le rendent fou ? Cela n'a plus trop d'importance.

Idiot, comme le nom pourrait le laisser supposer, le chien ne l'est pas. Il est au contraire plutôt malin et... a des tendances homosexuelles. On dira qu'il est « original »...

Fante nous dresse le portrait de Henry Molise, un homme désabusé, écrivain médiocre pour le cinéma et la télévision. Avant que le chien n'apparaisse dans sa vie, il ne pensait qu'à tout plaquer et aller à Rome. C'est aussi un roman sur le sens de la vie : Henry voit ses enfants quitter un à un le domicile, et semble

impuissant face à un chien tout feu tout flamme. Mais ce chien le renvoie à sa propre enfance, comme il tient à le rappeler au travers de cette phrase : « Stupide était l'enfance ressuscitée, il ramenait les pages de mon catéchisme. »

Tout cela va crescendo jusqu'à la fin. Jusqu'à la dernière phrase. Le style est direct, franc et imite parfois le langage parlé, on peut trouver en plein milieu des dialogues un « j'ai dit » sans ponctuation. La force de Fante, c'est sa concision, cette capacité de dire beaucoup de choses avec peu de mots, ainsi qu'un humour non exempt de cynisme. Mais depuis ces échanges sur Fante, je comprends mieux d'où le professeur Aristide tenait son ton parfois cassant, ainsi que son style littéraire, qui présentait de nombreuses similitudes.

Je reposai le livre emprunté et sortis de la pièce en éteignant la lumière. En rentrant chez moi, je n'avais qu'une envie : me replonger dans la lecture de *Mon chien Stupide*.

John
Fante

Autour du livre

Il est amusant de constater que le titre français respecte mieux le contenu du roman. En effet, on comprend dès la couverture que l'élément central sera le chien, ce qui n'est pas le cas dans la version originale, dont le titre est *West of Rome*.

John Fante est mort en 1983. Ce livre sera publié à titre posthume : la première édition date de 1985 aux États-Unis, et de 1987 en France.





« Pourquoi faut-il que ce qui fait la félicité de l'homme devienne aussi la source de son malheur ? »

VOILÀ une des citations que mon père a laissées sur une feuille à sa mort. Cette citation m'a beaucoup interpellée, car je n'ai jamais connu mon père heureux ou malheureux. Il semblait ne rien vouloir partager avec moi, si ce n'est une indifférence constante et affichée qui, avec le temps, est devenue réciproque. Plus tard, j'ai découvert que cette citation était extraite des *Souffrances du jeune Werther*.

Comment mon père avait-il pu lire cette œuvre ?

Car Werther, c'est la passion, la vivacité des sentiments, mais Werther, c'est aussi mon héros, le premier livre qui m'a bouleversée, et le premier pour lequel j'ai versé des larmes. Avait-il pleuré lui aussi à la lecture de ce roman ?

Question qui demeurera à jamais en suspens...

Reste ce livre ; mon livre, son livre, notre rencontre manquée... livre que je décide de lire et de m'approprier à nouveau, mais cette fois pour le lire, *lui*.

Évidemment, ce qui m'intéresse n'est pas d'ouvrir mon livre des *Souffrances du jeune Werther*, mais celui de mon père, celui qu'il a eu entre les mains, celui avec lequel il a fait la connaissance de Werther.

J'ai retrouvé ce livre dans sa bibliothèque, au milieu de centaines d'autres qu'il classait par auteurs. *Les Souffrances du jeune Werther* était placé entre *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono et *Le Vieil Homme et la Mer* d'Ernest Hemingway, rien ne semblait le distinguer des autres ouvrages.

Pour le lire, je décide de m'installer dans le fauteuil de mon père, face à sa grande bibliothèque, afin de reproduire les gestes que

j'imagine avoir été les siens, afin de m'approprier ce lieu qui, pour moi, respire l'inconnu.

Au fil de ma lecture, je redécouvre Werther et son monde, qui me sont familiers. Je retrouve ce jeune homme sensible, guidé par ses sentiments, ce jeune homme passionné, amoureux des arts, des livres, de la nature, ce jeune homme à qui longtemps je me suis identifiée.

Je revisite tous les instants de la vie de Werther : sa rencontre avec Charlotte, la naissance de leur relation ambiguë, son amour soudain et déraisonné pour la jeune femme, le désespoir qui le ronge lorsque le fiancé de Charlotte revient auprès d'elle, son amour qui malgré tout demeure, et ce lien qui persiste, s'enracine dans les cœurs, sa profonde souffrance lorsqu'il doit s'éloigner de Charlotte ; et toujours cette passion ancrée en lui, cette passion qui le pousse à accomplir un acte fou.

Je referme le livre, déçue, frustrée. J'adore ce roman, et la passion dévorante de Werther pour Charlotte. Mais cette fois, l'histoire du héros ne m'a pas fait pleurer ; car plus qu'à la passion de Werther, c'est à la froideur de mon père que me renvoient les pages de cet ouvrage.

Rien : pas une phrase, pas un mot soulignés, pas une annotation, pas même une page cornée... Rien.

Rien n'explique non plus pourquoi mon père avait retenu parmi tant d'autres la citation que j'ai trouvée sur son bureau.

Je ne sais pas, j'aurais aimé trouver quelque chose : un indice de qui il était, la preuve qu'il avait été ici, dans cette pièce, ce livre à la main...

J'aurais aimé qu'à la place de ce mutisme, ce livre me parle, qu'il me dise ces mots que Werther communique avec tant de facilité à Charlotte, qu'il me dise ces mots que mon père n'a jamais su me dire, ces mots qui m'ont tant manqué.

Goethe



Vivien Bonnefon
Route de la Bouscaillade,
Séveyrac
12330 Salles-la-Source
Tél. : 06 30 54 83 35
Mail : bonnefon@hotmail.fr

né le 22 mai 1989
Permis B



Assistant d'Édition - Maquettiste

Formation

2009-2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition »

2007-2009 : DUT « Information-Communication », « option Métiers du livre »

2007 : baccalauréat économique et social, avec mention

Expérience professionnelle

avril-juin 2009 : stage aux éditions Allia – mise en pages, notes de lecture, correction, recherche iconographique, gestion des retours et manutention

janvier-mars 2009 : « Cultivez qui vous voulez » – organisation d'une manifestation littéraire dans le cadre d'un atelier événementiel

2008-2009 : « Bulle d'Oh » – organisation en équipe d'un festival de bandes dessinées dans une librairie vendéenne

avril 2008 : stage dans la maison d'édition Les Requins Marteaux – traitement d'image, manutention

mars 2008 : rédacteur au journal *Écrits de Printemps* du salon du livre de Montaignu, en Vendée

Divers

langues : anglais et espagnol maîtrisés (niveau scolaire) à l'oral et à l'écrit

informatique : C2i obtenu en 2009 ; mise en pages et PAO (j'ai déjà travaillé sur InDesign, XPress et Scribus), traitement d'images (Photoshop et Gimp), bureautique (notamment le Pack Office) ; langage HTML déjà utilisé plusieurs fois pour la gestion d'un site

loisirs : lectures diverses (principalement essais et bandes dessinées) et écritures variées (quelques nouvelles, beaucoup de chansons) ; musique (de la chanson française au punk anglais, en passant par un peu de reggae) ; marche à pied et goût du voyage *by fear means*

Je suis de partout et de nulle part
Des accents du tout près et des sourires lointains
De la lumière qui brille et du froid qui égare
Je suis d'ici et je suis des chemins

C'est un jour dans la folie de mai
Entre trois vaches et deux bouquets de muguet
Que je suis né dans une ville plutôt tranquille
Loin des Paris, Nantes et autres prétentions inutiles
T'es aveyronnais, qu'on m'a dit dès les premiers moments
Comme si c'était obligatoire que je sois fier de mon accent
Moi j'veux bien, Rodez est une bourgade plutôt sympa
Être fier un peu, ouais, mais de là à brandir le drapeau rouergat
On m'a parlé d'une région, d'un pays et d'une communauté européenne
Qu'il fallait que j'aime ces appartenances qui devenaient européennes
On m'a aussi dit que j'étais le énième membre de l'humanité
Et j'ai appris que l'homme est aussi con en Argentine qu'au Tibet

Pourtant, je ne me suis jamais senti concerné par les drapeaux
Et je n'ai jamais rien signé pour appartenir à vos institutions
Laissez-moi décider seul de ce que je dois trouver beau
J'irai cracher sur vos tombes et chier sur vos nations

Je me sens gitan quand les cheveux au vent
Entre deux villes inconnues je voyage doucement
Je me sens de Hanoi quand dans une assiette de riz
Je mélange sucré et salé pour colorer mes appétits
Je me sens de Paris quand le matin
Je me lève exprès pour acheter un peu de pain
Je me sens de La Nouvelle-Orléans quand un saxophone
Passe par là et en trois notes m'assomme et m'étonne
Je me sens d'Amsterdam quand pour un peu de fumée
J'ai un sourire niais et les yeux fatigués
Je me sens de Luanda quand les tamtams africains
Font vibrer mes jambes jusqu'à ce que je ne comprenne plus rien
Je me sens méditerranéen quand pour un plat de couleurs
Je rencontre les épices qui vous réchauffent un coin du cœur
Je me sens de Nagoya quand je rêve de samourais
D'honneur et de repos bien mérité à l'ombre d'un bonsaï
Je me sens de Dublin quand pour la lumière d'une cornemuse
Je ris, je bois, je danse et je m'amuse
Je me sens d'Oaxaca quand on me parle d'Indiens
Qui pour ne pas mendier vivent la révolte à la main
Je me sens de toutes les populations
De tous les rêves et de toutes les ambitions
Je me sens vivre quand au hasard
Je suis de partout et de nulle part.



Carine CAVAILLÉ

24 ans
30, rue du Faubourg-Bonnefoy
31500 Toulouse
carine.cavaille@hotmail.fr

FORMATION

2009 - 2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition » (université Toulouse II le Mirail).

2007 - 2008 : licence « Langues, Littérature et Civilisations étrangères » spécialité espagnol (université Toulouse II le Mirail).

2003 - 2007 : DEUG « Langues, Littérature et Civilisations étrangères » spécialité espagnol (université Toulouse II le Mirail).

2003 : baccalauréat scientifique (lycée Jules-Fil - Carcassonne).

EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

Octobre à décembre 2008 : stage aux éditions Privat. Vérification de traceurs, recherche iconographique, chemin de fer, suivi éditorial.

2007 - 2008 : stage au journal *L'Opinion indépendante*, rédaction d'articles.

2007 : cours particuliers espagnol/français (niveau lycée).

Été 2007 : auxiliaire de bureau à la Mutuelle des fonctionnaires (Carcassonne). Classement de dossiers, saisie informatique du courrier, création de fichiers assurés, chargée d'accueil.

2004 - 2006 : employée commerciale en grande surface (Carcassonne).

LANGUES

Espagnol : lu, écrit, parlé
Anglais : lu, écrit

LOISIRS

Écriture, lecture, musique, cinéma

INFORMATIQUE

Bonne maîtrise de Word et Internet
Initiation à Excel, XPress et InDesign

Musique : une pompe à gonfler l'âme.

Milan Kundera

Une musique sans mélodie est comme une perdrix aux choux qui ne se composerait que de choux.

Alphonse Karr

Sans la musique, la vie serait une erreur.

Friedrich Wilhelm Nietzsche

Il meurt lentement, celui qui ne voyage pas, celui qui ne lit pas, celui qui n'écoute pas de musique, celui qui ne sait pas trouver grâce à ses yeux.

Pablo Neruda

Celui qui s'ennuie en écoutant une belle musique laisse à penser que la beauté du style et les enchantements de l'amour n'auront sur lui que peu de puissance.

Emmanuel Kant



Normando Gil

Nationalité : Argentin - Date de naissance : 22 octobre 1977

E-mail : normandogil@yahoo.com.ar

Technicien supérieur en communication sociale, spécialité journalisme

Étudiant en licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition »

« De tous les instruments de l'homme, le plus étonnant est, sans aucun doute, le livre. Les autres sont des prolongements de son corps. Le microscope et le télescope sont des prolongements de sa vue ; le téléphone est un prolongement de sa voix ; nous avons aussi la charrue et l'épée, prolongements de son bras. Mais le livre est autre chose : le livre est un prolongement de sa mémoire et de son imagination. »

J. L. BORGES, *Le Livre*, dans *Œuvres complètes*, II (Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1999), p. 736

Expériences Professionnelles

Édition

2007-2008 Coordination éditoriale et mise en pages du livre *Historias de vida* (Hommage aux militants de Santa Fe. Un apport à la construction de la mémoire collective) publié par le secrétariat d'État des Droits de l'homme de la province de Santa Fe.

2004-2008 Direction et mise en pages du magazine culturel *Eh! Agenda Urbana*.

2005 Rédaction journalistique pour le site Web du quotidien *El Litoral*.

2001-2002 Direction et mise en pages du magazine du centre culturel de Santa Fe.

Communication et Gestion

2005-2009 Divers travaux de communication et gestion au sein de l'Université nationale du littoral, dont la coordination et rédaction du projet d'Incubateur des industries culturelles pour la ville de Santa Fe. Ce travail a donné lieu à une communication publiée dans les actes du XIII^e Séminaire latino-américain de gestion technologique (Cartagena de Indias, Colombie, 2009).

Gestion de l'information du site Web *Emprendedor XXI*, programme de la banque Credicoop et de la Caixa pour le développement économique des projets des jeunes entrepreneurs universitaires.

Audiovisuel

2006 Directeur du programme de télévision du magazine *Eh! Agenda Urbana*.

2004-2006 Production journalistique dans le programme *Lo que se viene*. Prix ASTC 2004 (Association de Santa Fe de la télévision par câble) *Meilleur programme journalistique*.

2002-2003 Réalisation du documentaire *Gastón Gori: la pluma incesante*. Prix ATVC 2004 (Association de la télévision par câble) *Meilleur programme spécial d'intérêt général*.

2002 Réalisation du documentaire *Alegria cero*. Prix ATVC
2003 *Meilleur programme spécial documentaire*.

Compétences

Composition et mise en pages
Suivi éditorial
Recherche iconographique
Gestion de projets
Réalisation audiovisuelle
Gestion de l'information de sites Web

Langues

Espagnol : langue maternelle
Français : lu, écrit, parlé

Informatique

– Adobe InDesign
– Adobe Photoshop
– CorelDraw

FORMATION

- 2009-2010 Licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition » (université Toulouse II)
- depuis 2005 Licence LLCE de japonais (université Toulouse II)
- 2001 1^{re} année DEUG histoire de l'art (université Toulouse II)
- 1999 Baccalauréat L (spé maths) mention AB (Montauban)



EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

- Imprimerie Forestié à Montauban 09/2004
- Lectrice à domicile 2003-2004
- Médiathèque départementale de Montauban 08/2001
- Office de tourisme de Montauban 07/2000
- Médiathèque départementale de Montauban 06/1996

COMPÉTENCES DIVERSES

- Anglais, japonais, allemand
- Histoire de l'art
- Iconographie
- Orthographe, typographie

COMPÉTENCES INFORMATIQUES

UTILISATION COURANTE :

- Adobe Photoshop CS
- Adobe InDesign CS2 et CS3
- OpenOffice

NOTIONS :

- Adobe Illustrator 10, Vue 8
- QuarkXPress 6 et 7
- Dreamweaver 4
- CSS, HTML

INTERNET

- Corédactrice et correctrice sur le blog : <http://lords.of.the.geeks.free.fr/>
- Rédactrice, créatrice et *webmistress* du blog : <http://kokoro.no.blog.free.fr/blog/>
- Rédactrice, correctrice et administratrice sur Wikipédia
- Rédactrice, créatrice et *webmistress* du site : <http://kokoro.no.koe.free.fr/>

CENTRES D'INTÉRÊT

- Informatique et multimédia, GAO
- Livres d'art, lecture (*fantasy*), langue française
- Culture et civilisation japonaises
- Photos de poupées, peinture, couture, *fashion design* (expos avec l'association L'Essence Artistik) <http://kokoro.no.blog.free.fr/galerie/>



Deux heures du matin.
Dans le lit je lis, en cachette.
J'ai école demain
mais rien ne peut m'arrêter.

Mon visage enfoui
dans tes cheveux
Tu sens bon
le tabac chaud.

Je regarde, sidérée,
ma petite sœur
manger du sel
à la petite cuillère.

Assise sur un banc,
je regarde, amusée,
une fourmi travailler
pour passer le temps.

Contre ton oreille, sans bouger les lèvres,
je te susurre des mots secrets
Mais tu entendras
Ceux que tu voudras.

Tu m'as dit ! Tu m'as promis !
Le fil rouge à mon auriculaire
Tu m'avais dit, m'avais promis !
Aujourd'hui, il s'est cassé.

Mots, je vous crée, je vous dévore.
Je suis votre maître et vous me servez.
Mais parfois, vous vous rebellez et me résistez.
Moi, vous me torturez, vous me faites rêver.

Je suis poupée de porcelaine
J'ai une belle robe à volants, à rubans.
Dans un coin à l'abri, on m'assoit doucement.
Et, pour ne pas me briser, sans bouger, sans ciller, j'observe la vie.



Mélanie Graney

titemoy@yahoo.fr

Formation

2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition ».

2005 : licence d'histoire de l'art.

2001 : bac arts plastiques.

Expériences

2010 : stage de secrétaire de rédaction à Milan Presse à Toulouse

2006 et été 2007 : animatrice culturelle au musée des Augustins de Toulouse

Accueil, informations sur les œuvres, les auteurs, les périodes artistiques et le fonctionnement du musée.

Animation de la Nuit des musées : sensibilisation du public dans la salle spécialisée d'art contemporain (du XVIII^e au XX^e siècle).

Participation aux Journées du patrimoine.

Noëls 2000 et 2001 : organisation d'un projet d'aide aux enfants malades à l'hôpital d'Agen

Élaboration d'un projet collectif : collecte de fonds afin de financer l'achat de jouets.

Mise en scène et participation à un spectacle de clowns et à des ateliers manuels auprès des enfants.

2001 : exposition collective au centre d'art contemporain Casa à Agen et au centre Pollen de Monflanquin (47)

Travaux réalisés en partenariat avec le plasticien Franck Scurti.

Organisation du vernissage et d'une conférence autour de cette exposition.

Animations pour un jeune public au centre Casa, dans le but d'expliquer la démarche artistique de nos réalisations.

Divers

Création et vente de commandes picturales pour des particuliers : faire-part, décoration d'objets, tableaux.

Conception d'un dîner-spectacle, participation en tant que lectrice de textes à thématique culinaire.

LECTURE, ÉCRITURE, ART SET YOGA.



Au bout du petit matin

Tout écorchés vifs par les embruns,

Saignant de leurs lèvres écarlates

Phalanges se fissurant avec hâte,

Ils regardaient ce bout de mer.

Si longtemps parcouru pour un bout de terre.

Trop rude pour en arriver à cela.

Voir nos frères morts, étendus là.

Sable, cercueil pour moribonds

Sable dans les yeux. Scaphandre pour le fond.

Les profondeurs abyssales renferment les âmes perdues

De tous nos illustres inconnus,

Morts d'avoir trop rêvé,

D'avoir idolâtré cette terre aimée.

Terre d'accueil

Terre cercueil.

Pour nous autres candidats à l'émigration

Sinistre concours de perdition,

Scrutant notre embarcation de fortune

Ce tombeau à ciel ouvert, écrasé contre la dune.

Mon nom est perdu à jamais,

Sans que personne y prête intérêt.

Tous mes frères morts, donnés en pâture

Aux rapaces rôdant au-dessus de leurs corps impurs

Toutes ces souffrances pour me renvoyer là-bas

Revivre dans les pas de mes pas,

Dans mon pays, ce mouvoir autonome

Qu'on dit sans cesse demandant l'aumône,

Exsangue de mon courage et de ma dignité

Combien d'entre vous ne le sauront jamais ?

Mélanie Graney

**Chloé
Hardy**

23 ans

06 76 52 03 93 - chlohardy28@hotmail.fr

Formation

2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition », université de Toulouse-le Mirail
2009 : master 2 de littératures nationales et comparées, université de Tours
2003 : baccalauréat littéraire, option art et expression dramatique

Expériences

Bénévolat pour le festival Terres du son, communication, diffusion, accueil des festivaliers, Tours (2009)
Cours particuliers et en groupe, Complétude, Tours (2007-2009)
Accueil des spectateurs à l'Opéra de Tours (saison 2007)
Mémoire de recherche : « Le cycle *Le Sang des promesses* de Wajdi Mouawad : éclatement de la structure et exercice de la fascination »

Divers

Langues : anglais, allemand

Informatique : logiciels de traitement de texte, InDesign CS3, Photoshop CS3 (notions)

« Point de salut, sinon dans l'imitation du silence. Mais notre loquacité est prénatale. Race de phraseurs, de spermatozoïdes verbeux, nous sommes chimiquement liés au Mot. »

Cioran

BLABLA

blablabi

blablaba

blablaba

Elsa Lods

05/02/87

11, rue des Gerbières
31180 Saint-Geniès-
Bellevue

06 20 94 89 60
elsa.lods@hotmail.fr

Expérience professionnelle

2006-2009 : hôtelière à la clinique psychiatrique d'Aufréry à Pin-Balma (réfection des lits, distribution des repas, ménage).

2007-2008 : garde d'enfants.

Juillet-août 2007 : préparatrice de commandes à Roldan, Saint-Martin-du-Touch.

Juillet-août 2005 : emploi saisonnier à la piscine de L'Union (vestiaires, caisse).

Formation

2009-2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition », université de Toulouse 2 le Mirail.

2009 : master 1 de lettres modernes, université de Toulouse 2 le Mirail.

2005 : baccalauréat général en sciences économiques et sociales (anglais, allemand), spécialité SES.

Logiciels maîtrisés

Word, Excel, InDesign CS3, Photoshop CS3.



J'ai ouvert.



Il m'a accueillie. Je l'ai découvert.

Il m'a prise par la main, m'a entraînée dans l'univers qui est le sien.

Je me suis laissé porter, une certaine attraction me poussait à continuer.

Je suis restée un long moment à ses côtés, à l'écouter : sans aucune pudeur, il s'est livré.

J'ai fermé.



GAËTAN

LUGAGNE

FORMATION

2009 - 2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition », université Toulouse-le Mirail.

2005 - 2009 : licence de lettres modernes, université Toulouse-le Mirail, option « *Écrire et publier un livre aujourd'hui* »

2004 - 2005 : bac littéraire option « *Anglais renforcé* » lycée la Trinité, Béziers.

EXPÉRIENCES PROFESSIONNELLES

Mars à juin 2010 :
stage à *Bretagne Magazine*, Brest.
Secrétariat de rédaction,
correction typographique, rewriting.

Juillet à novembre 2008 :
télé-enquêteur pour BVA, Toulouse.
Réalisation de sondages d'opinion et d'habitudes de consommation.

Juin - juillet 2007 :
télévendeur pour Akerys, Toulouse.
Prospection téléphonique auprès de particuliers afin de vendre des encyclopédies des éditions Atlas.

CONTACT

06 78 74 76 46
g.lugagne@gmail.com
gaelug@hotmail.com

LANGUES ET INFORMATIQUE

Anglais : lu, parlé, écrit.
Espagnol : notions.
PAO et bureautique :
InDesign CS3, Excel,
PowerPoint,
Photoshop CS3,
Illustrator.

PROFIL

AUTONOME

ORGANISÉ

RIGoureux

CURIEUX

LOISIRS

Écriture, lecture
de poèmes,
informatique,
jeux vidéo.

Le hasard des rencontres

**Une rencontre subite quand on ne s'y attend pas
Nous coupe le souffle et nous laisse bouche bée.
Cette rencontre abolit soudain la temporalité,
Tout semble se rejoindre dans une unité,
Le poids des ans s'est comme estompé.**

**Il suffit d'un regard, d'une odeur ou d'un son,
Pour raviver tout un pan d'une lointaine saison.
Nous sommes alors envahis de nostalgie,
Nostalgie des sens, de l'innocence,
D'une certaine époque pétrie d'insouciance.
Oh, quelle belle sensation de voyager dans sa mémoire,
De revivre les plus beaux moments de son histoire !**

**Mais déjà la réalité interrompt cette douce rêverie,
Le temps reprend son cours
Et emporte avec lui
Les détails de ces inoubliables jours.**

**Les souvenirs sont comme des mélodies
Dont certaines jamais ne s'oublient,
Quand d'autres ne sont plus que des notes éparses,
Nous laissant de ce qu'on fut une trace.**

« Un coup de feu ?

Où ?

Dans la page, **là !**

Une femme gît par terre...

La balle... dans le cœur ?

Oui, mais c'est le corps qui compte.

Le corps est maigre...

Années 70, le baby-boom.

Ce ne sont pas des balles, mais des mots !

Vision conceptuelle...

Écoute, elle respire !

Elle a compris, pour la vie : un paragraphe.

Beauté des lettres, pouvoir des mots,
ambiguïté d'un papillon.

Regarde, ses lèvres bougent !...

... Que dit-elle ?

Shut up, I can't hear !

— ATTENTION... À VOS MOTS, ET **PRENEZ GARDE OÙ VOUS MARCHEZ CAR VOUS**

MARCHEZ SUR MES

RÊVES ! »

EH... QU'ALLONS-NOUS FAIRE D'ELLE ?

Voilà ses papiers, écrivons-lui !

ÉTAT DES LIEUX

Langues vivantes :

- Anglais courant (lu, parlé, écrit)
- Espagnol courant (lu, parlé, écrit)
- Italien
- Allemand

Études et Formations :

- Baccalauréat A1 (1988, mention B)
- Licence d'anglais (1993)
- Bafa (1987)
- Formation en FLE (CUEF Grenoble 3, 1999)
- Licence Édition (Toulouse le Mirail, 2010)

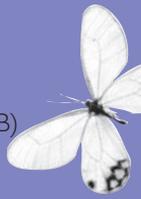
Emplois :

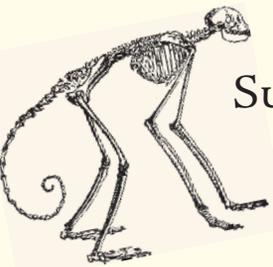
- Traductions anglais pour Himalpyrami (2008-09)
- Créations (stylisme/récup) avec Occhio del Recyclone (Roma, 2006)
- Coordinatrice de stages yoga-surf avec Las Olas (Mexique, 2000-03)
- Cours de FLE (Tech. de Monterrey-Colima) & cours particuliers de français (Mexique, 2000-02)
- Barmaid Sherperd's Bush Empire (Londres, 1999)

Entre autres choses :

- Littérature, écriture, stylisme, couture.

(YEATS)





SULLIVAN MENEAU

38, rue Fabre-d'Églantine
31000 Toulouse
né le 7 septembre 1980
sullivan@ouimail.fr
05 31 98 25 82

CURSUS UNIVERSITAIRE

- 2009-10** : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition » à Toulouse 2.
- 2005-06** : master 1 d'anthropologie et développement des sociétés à Lyon 2.
- 2004-05** : licence d'anthropologie.
- 2002-03** : 2^e année d'archéologie à Lyon 2.

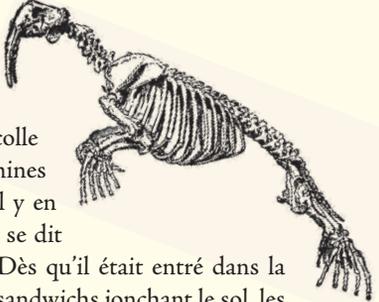
CURSUS PROFESSIONNEL

- 2010** : stage d'assistant d'édition/rédacteur à *Flashbedo*.
- 2009** : stage d'assistant d'édition aux Moutons électriques.
- 2008** : collaborations en tant qu'éditeur pour différentes initiatives éditoriales.
- 2007** : contrats avec différentes compagnies du spectacle vivant.
- 2006** : stage en Inde dans le cadre d'un échange universitaire.
- 2005** : professeur particulier d'anglais.
- 2002 à 2005** : contrats avec différentes compagnies du spectacle vivant.



QUALITÉS PERSONNELLES

- Langues étrangères** : anglais, lu et parlé couramment ; espagnol, compris à l'oral et à l'écrit.
- Compétences informatiques** : bonne maîtrise des environnements Microsoft et Apple, des logiciels Word et Open Office, pratique avancée de Adobe InDesign.
- Autres...** : grande passion pour les voyages, la littérature étrangère, bonne compréhension et généreuse patience face à l'informatique...

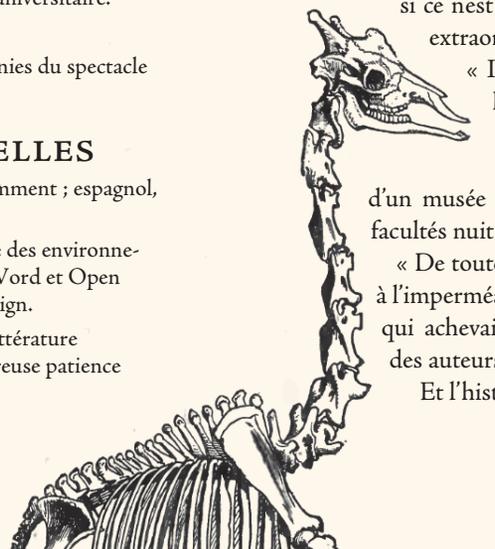


En hiver, le gel empêche l'encre de sortir des stylos et se colle en petits paquets au bout des mines lorsqu'on essaie d'écrire. Or, là, il y en avait partout. « Époustouffant », se dit l'homme à l'imperméable mou. Dès qu'il était entré dans la pièce sous-chauffée, les restes de sandwiches jonchant le sol, les ordinateurs retournés sur le ventre, les feuilles A 4 dispersées dans tous l'espace lui avaient agressé l'œil. Et l'odeur de sueur mélangée à celle de l'imprimante qui surchauffe, entre le brûlé et le trop cuit, ne laissait aucun doute sur le déroulement des événements. Il commença à reconstituer dans sa tête, une par une, les étapes du drame. « Ils » avaient dû commencer par réfléchir longtemps. Tout cela nécessitait une préméditation trop pointue pour laisser place au hasard. Ensuite, « ils » avaient très certainement mis en pratique leurs idées, les confrontant avec rage jusqu'au dernier souffle, les conduisant à l'inéluctable passage à l'acte. Et c'est alors qu'« ils » l'avaient achevée, portant, chacun des quatorze, un coup décisif et fatal : cette année était morte, dignement, avec panache. Il n'en restait rien, si ce n'est le cadavre, exquis, exsangue, extraordinaire. Une trace du passé.

« Ils » laisseraient une empreinte entre les murs, comme un esprit énervé qui errerait éternellement dans la bâtisse, comme les squelettes fantomatiques d'un musée d'histoire naturelle qui hanteraient les facultés nuit après nuit.

« De toute façon le mal est fait », pensa l'homme à l'imperméable mou. Le livre qui racontait l'histoire qui achevait l'année serait publié, malgré la culpabilité des auteurs.

Et l'histoire éclaterait au grand jour...



- 2008 Chargée de communication
– mise en place d'une communication institutionnelle
Rédactrice Web
– réalisation d'interviews, rédaction d'articles (PQR)
Assistante logistique/RH
– organisation d'événements (séminaires, journées d'étude)
– mise en place d'une politique de recrutement stagiaires
Opérateur PAO
– mise en pages d'articles, corrections typographiques
Secrétaire de production (Sitcom)
– Saisie et réécriture de scénarios avec les auteurs, corrections des dialogues avec les acteurs en répétition
1989 Assistante administrative et commerciale

FORMATIONS

- 2009 Licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition » (Toulouse le Mirail)
– Stages secrétariat d'édition (6 mois) : *Au diable vauvert* et *L'Entretemps*
1992 Opérateur PAO - CFD Paris
1989 BTS secrétaire de direction (option : droit public)
1986 Bac « Techniques administratives et commerciales »
– Anglais : *intermediate*
– Informatique : *InDesign CS3/Photoshop (notions)/suite Office*

CENTRES D'INTÉRÊT

- Littérature XIX^e et contemporaine ; théâtre, musique, cinéma
Écriture participation aux ateliers de H. Piekarski (écrivain)
Voyages nombreux séjours à l'étranger (Europe, États-Unis, Afrique...), trekking dans les déserts
Sport handball

LES PLUS

Publication d'un livre (Presses de la Renaissance - 2004)
Bénévolats littéraires :
Comédie du livre 2008, Marathon des mots 2009, 2010...

À quoi sert un écrivain ?

Manosque - 24/11/08

Marcher vite. Ne rien laisser échapper. Trouver dans l'urgence un endroit où m'asseoir, une margelle, un banc, un café, et coucher par écrit, presque en apnée, la bouleversante émotion de cette lecture publique.

Les lumières s'éteignent. Au milieu de la scène, une silhouette s'avance. Premier texte de Djian écouté religieusement. Le public est médusé. Aucun applaudissement. Nul n'ose déranger. L'auteur s'en étonne, dédramatise l'exercice. La salle réagit dans une salve de bravos. Moi, suspendue à ses mots comme la virgule à son point. Sa voix me touche, je reconnais cette musique-là : dense, insolente et ourlée. Je n'ai plus qu'à fermer les yeux et à embarquer. La Mercedes jaune est là, je glisse à son bord, direction *ailleurs*, dans la lumière orangée d'une fin d'après-midi ! Djian parle de sa rencontre avec les livres puis avec ses auteurs. Je l'écoute, me gorgeant jusqu'à plus soif de cette écriture libre, sans concession, de cette émotion crue tracée au cordeau qui enflamme la phrase. Me voici K.-O. *Chaos* définitif, tel un boxeur au tapis. Crochet du droit, crochet du gauche. Uppercut. Je récupère et j'exulte ! Sait-il seulement que ce feu dont il parle au sujet de Salinger, Carver, Miller ou Brautigan, je l'ai tout autant ressenti en dévorant à mon tour toute sa littérature ? J'avais à peine 18 ans quand 37,2 ° le matin,

Maudit manège, Zone érogène... me sont tombés dessus. Une fièvre s'est alors emparée de moi. Sentiment d'être initiée à peine la première histoire parcourue. Non ! plus fort ! d'être envoûtée par une prose dont j'ignorais tout. Je découvrais un monde et grâce à cet auteur singulier une littérature bien moins académique que celle que l'on m'avait enseignée jusque-là. De simple lectrice, j'étais devenue *addict* de ses univers moites, de ses personnages en (dé)route, de ses récits cadencés à la Léonard Cohen. À l'affût de la moindre publication. Djian occupait désormais une place de choix dans ma bibliothèque et, à mon insu, m'inspirait une nouvelle façon d'être au monde.

Après cette lecture, il m'apparut inconcevable de ne pas prendre la route pour aller voir là-bas l'Inconnu qui s'offrirait et revenir riche d'aventures humaines à raconter. Il y eut bien sûr d'autres écrivains, des myriades, et puis des chanteurs à texte, des comédiens-poètes qui ont continué à nourrir cet amour des mots, mais aucun n'a eu la saveur de cette première fois.

Alors à quoi sert un écrivain ? Djian répond : « Un écrivain, c'est quelqu'un qui propose de comprendre le monde qui nous entoure, en trouvant les mots et le rythme adéquats pour dire une vérité sur l'expérience humaine. » J'ajouterai : c'est aussi quelqu'un qui nous apprend, simplement mais essentiellement...



...à OSER ÊTRE NOUS-MÊMES !

Emeline PHILIS-THÉRON

C/o Samia Adhal et Gabor Nagy

5, bd Lascrosses 8^e étage

31000 TOULOUSE

06 88 27 46 91

24 ans

emeline.philis@yahoo.com

FORMATION

2009-2010 : Licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition », université Toulouse II le Mirail

2007 : Licence de sciences humaines et sociales, mention « Ethnologie-Anthropologie », université Paris X Nanterre

2003 : Baccalauréat série L, option « Histoire de l'art », mention AB

EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

Octobre 2009 Libraire bénévole

Festival de littérature policière (coorganisé par la librairie de la Renaissance) - Toulouse (31)

Information et vente clientèle, hôtesse de caisse

Communication autour des actions de la librairie, relation auteurs

Septembre 2009 Libraire bénévole

Village du livre - Fête de l'Humanité - Le Bourget (93)

Réception des commandes, mise en place des ouvrages

Gestion du stand Actes Sud au salon éditeurs

Conseil clientèle, hôtesse de caisse

Février 2009 Stagiaire au poste d'assistante d'édition

Pleine Page Éditeur - Bordeaux (33)

Lecture et sélection de manuscrits, correction d'épreuves

Distribution et diffusion du catalogue

Gestion administrative et relations clientèle

D'octobre 2005 à août 2008 Assistante d'éducation

Lycée général et technologique Agora - Puteaux (92)

Accueil, encadrement des élèves et gestion administrative

Juin 2006, 2007 et 2008 Secrétaire de jury

de baccalauréat

Lycée général et technologique Agora - Puteaux (92)

Réception et envoi des copies, préparation des salles d'examen

Tâches diverses de gestion liées à l'examen

Informatique

Maîtrise du Pack Office

et de la navigation Internet,

InDesign et Photoshop CS3

« Dire qu'un livre est moral ou immoral n'a pas de sens, un livre est bien ou mal écrit c'est tout. »

« Quand on lui pose une question au sujet de l'un de ses livres, tout écrivain devrait répondre : "Je ne sais pas : je l'ai écrit, je ne l'ai pas lu." »

Gilbert Cesbron

Oscar Wilde

« On récompense des écrivains parfois pour leur œuvre. Pourquoi n'en punit-on jamais ? »

Jules Renard

« Les classiques sont les livres que tout le monde peut se vanter d'avoir lus, puisque personne ne les lit. »

« Il vous vient parfois un dégoût d'écrire en songeant à la quantité d'ânes par lesquels on risque d'être lu. »

Paul Léautaud

« J'ai écrit ceci qui me paraît d'une évidente vérité : "C'est avec les beaux sentiments que l'on fait de la mauvaise littérature." Je n'ai jamais dit, ni pensé, qu'on ne faisait de la bonne littérature qu'avec les mauvais sentiments. »

André Gide

Mark Twain

Langues

Anglais : lu, écrit et parlé. Bon niveau. Allemand :

notions intermédiaires. Apprentissage de l'arabe.

Lecture (littérature américaine : Steinbeck, London), sorties culturelles, cinéma (Kazan, Almodóvar) footing, cuisine exotique, apprentissage et perfectionnement linguistique.

Julien PURIÈRE

06 25 94 60 87

28 ans

mail : julienp81@free.fr

Formation :

2009-2010 : licence professionnelle « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition », université Toulouse II le Mirail.

2006-2007 : master 1 parcours interculturelité et traduction d'édition.

2003-2006 : licence de langues étrangères appliquées.



Diplômes :

2001 : baccalauréat série L, option langue vivante 3 italien

2006 : licence de langues étrangères appliquées spécialisation traduction anglais/allemand.

Centres d'intérêt :

Jeux vidéo (RPG, aventure), informatique, lecture, dessin, cinéma, musculation.

Langues pratiquées :

Anglais : parlé, écrit, lu.

Allemand : parlé, écrit, lu.

Bases d'italien : lu, écrit.

The flow of time

What was the start of all this?

When did the cogs of time began to turn?

Perhaps it is impossible to grasp that answer now,
From deep within the flow of time...

But, for a certainty, back then,
we loved so many, yet hated so much,
we hurt others and were hurt ourselves...

Yet, even then,
we ran like the wind,
whilst our laughter echoed,
under cerulean skies.

Le cours du temps

Quel fut le début de tout cela ?

Quand est-ce que les rouages du temps ont commencé à tourner ?
Peut-être est-il impossible d'avoir cette réponse maintenant,
profondément enfouie dans le cours du temps.

Mais ce qui est certain, en y repensant,
nous avons tant aimé, mais aussi tant haï,
Nous avons blessé les autres, et avons été blessés.
Et pourtant,
nous filions comme le vent,
tandis que nos rires résonnaient,
sous les cieux d'azur.

Tiré de *Chrono Cross* © Square Enix 1999, 2000

Traduction : Julien Purière.

Marie
VACHETTE

03/10/1986
Toulouse

Formation

2009-2010 : Licence « Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition », université Toulouse II, le Mirail.

2008-2009 : Licence de lettres modernes, université Toulouse II, le Mirail.

2004-2005 : Baccalauréat général, série littéraire avec spécialité anglais renforcé, Cahors.

De bonnes connaissances en **anglais**. Séjours linguistiques en Angleterre (2001) et en Afrique du Sud (2009).

Quelques notions d'**espagnol** (niveau baccalauréat).

Maîtrise sur Macintosh et Microsoft Windows.

Logiciels : Word, InDesign et Photoshop (notions).

Rédaction, correction, maquette.

Connaissances de l'ensemble des activités inhérentes à la chaîne du **livre**.

Mars-Juin 2010 : Stage au magazine *Toulouse Mag*.

Informations

Grand intérêt pour la **littérature** : française, anglaise, américaine, russe, africaine...

Engouement pour la **presse satirique** : *Fakir*, *Siné hebdo*, *Sarkophage*, *Canard enchaîné*, *Plan B...*

Goût pour l'**histoire**, le **cinéma** et le **théâtre**.

marie.vachette@gmail.com

Permis B

Assistante d'édition

Journaliste d'entreprise

Compétences

Le cauchemar de l'intertextualité à l'infini

Jorge Luis Borges, dans sa nouvelle intitulée *Pierre Ménard, auteur de Don Quichotte*, nous fait part de sa vision de l'intertextualité à travers la singulière entreprise de Pierre Ménard qui consistait en la réécriture du *Don Quichotte* de Cervantès : *il ne voulait pas composer un autre Quichotte – ce qui est facile – mais le Quichotte. Inutile d'ajouter qu'il n'envisagea jamais une transcription mécanique de l'original ; il ne se proposait pas de le copier. Son admirable ambition était de reproduire quelques pages qui coïncideraient – mot à mot et ligne à ligne – avec celles de Miguel de Cervantes.*

Il ne subsiste aucun brouillon, aucune trace du travail supposé de réécriture de Pierre Ménard. Admettons que ce dernier soit parvenu à écrire le *Don Quichotte* de Cervantès à l'identique sans le copier, malgré les contraintes auxquelles son humble dessein était confronté. Le *Don Quichotte* de Cervantès et celui de Ménard seraient alors, pour reprendre l'expression de Raphaël Lellouche, « verbalement indiscernables ». Selon Butor, le sens d'un texte change selon le regard qui est posé dessus. Ainsi, ces deux œuvres parfaitement identiques parviendraient à s'individualiser grâce au lecteur, lequel donne vie au texte. D'après Borges, les ouvrages se construisent selon le phénomène de glose perpétuelle. La réécriture est composée d'une œuvre originale dont l'appréciation esthétique est dépendante de la lecture d'une autre œuvre. **Tout lecteur est donc voué à devenir scripteur.** Il aurait suffi à Ménard de lire le *Quichotte* pour le réécrire. Un livre ressemblerait alors à un palimpseste : la première écriture, celle de l'auteur, serait en quelque sorte remplacée par la réécriture de l'œuvre que le lecteur s'approprie.

CRÉDITS PHOTOS ET ILLUSTRATIONS

p. 8 : © Bettman / Corbis - p. 9 : © Museo de América - p. 10, 11 : © Éditions Casterman - p. 12 : © www.resistir.info - p. 16 : © AFP - p. 17 : © Palomares / Éditions Grasset - p. 18 : © Göksin Sipahioglu - p. 20 : © TeaBeforeWar - p. 21 : (hd) © Elena Turtle ; (bg) © Éditions L'Atalante ; (bd) © Myrmi - p. 22 : (h) © Winshluss / Les Requins Marteaux - p. 23 (hd, hg) © Winshluss / Les Requins Marteaux ; (b) (c) © Valérie Berge - p. 26 : (h) © Shigeru Mizuki / Mizuki Production (édition française : © Cornélius 2006) ; (bg) © Fishman - p. 27 : (hd) © Hokusai ; (bd) © Mizuki Production - p. 29 : Jonathan Sauvebois (sojopictures.blogspot.com) - p. 31 : © Éditions 6 Pieds sous terre - p. 33 : © www.modernista.de - p. 34 : © Eccleston George - p. 35 : (hg) © AFP / Getty Images ; (bd) © James Robinson - p. 36, 37 : avec l'aimable autorisation de www.abit-mag.com - p. 38, 39 : © Bakchich Info (illustration de Khalid) - p. 40 : © Time Inc. - p. 41 : © Le Livre de Poche - p. 42 : © J-C Bernard - p. 43 : © Éditions Gallimard - p. 44 : © Franck Vial - p. 47 : © Lüfti Özkök - p. 49 : © Éditions N&B - p. 51 : © Éditions Gallimard - p. 52-53 : (b) © Olivier Goujon - p. 53 : (h) © Deyan Parouchev - p. 55 : (h) © Chemartist Amanda ; (b) © Camera-one - p. 57 : © Angela Radulescu - p. 58, 59 : © John Tenniel Illustration - p. 60 : © Dan Fante - p. 61 : © Éditions 10/18 - p. 62 : © bibliothèque André-Desguire - p. 75 : © Bruno Fourquet - p. 80, 81 : © Luc Viatour (www.lucnix.be)

L'ouvrage a été mis en pages sur PowerMac G5,
iMac G5, iMac Intel et Mac Pro, avec la suite Adobe CS3.
Les tirages de contrôle ont été faits sur Epson Stylus pro 4000 PS.

Couverture : Chromocard 240 gr
Intérieur : Néomat 110 gr

Achévé d'imprimer en Juin 2010
sur les presses de

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010

Imprimé en France

